

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIV, n° 03
Montréal, 1^{er} février 2017
www.itineraire.ca

Semaine internationale des Camelots

Des journaux qui changent le monde

DOSSIER

Médias communautaires et alternatifs

Se réapproprié l'espace public ?

TÉMOIGNAGE

Vivre et laisser vivre

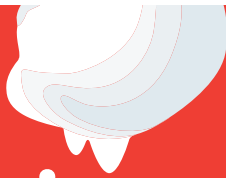
Par France Lapointe

DOCUMENTAIRE

L'érotisme et le vieil âge

Fernand Dansereau





Programmation officielle du 375^e

les hivernales

Une ville qui n'a pas froid aux yeux, ça se fête.

Du 6 janvier au 11 mars 2017

À coup d'activités ludiques, extrêmes, compétitives ou farfelues, cette année, retombez amoureux de l'hiver.



MOTONEIGE
MTL XTREM

Motoneige MTL Xtrem
Square Phillips

- Des démonstrations de sauts acrobatiques de motoneige en pleine ville.

SAM-DIM 4-5 FÉVRIER

©Babas



igloofest
Vieux-Port de Montréal

- Encore plus cette année! Découvrez le Village et la Glissoire Nordik.

JEU-DIM 12 JANVIER
AU 19 FÉVRIER

igloofest

©Peter Rybak Larsen



BARBEGAZI
FESTIVAL INTERNATIONAL DE SPORTS D'HIVER

Barbegazi
Îlot Clark au Quartier des spectacles

- Un parcours à obstacles complètement fou dans une ambiance festive.

VEN-DIM 6-8
ET 13-15 JANVIER

©TibuExpérientiel



Téléchargez l'application 375MTL
375mtl.com | #375MTL

Canada Québec Montréal



8280



3266



118

#merci

ZOOM SUR Maxine

Nom Maxine Timperley | Camelot n° 72 | Âge 44 ans
Point de vente Marché Maisonneuve

Lorsque Maxine Timperley, « numéro de camelot 72 », parle, elle vous regarde droit dans les yeux, sans ciller et sans sourciller. D'un ton lent et calme, presque enfantin, elle raconte ses anecdotes d'enfance et les épreuves de sa vie, qu'elle ponctue de petits rires et de grands sourires.

Elle a la vente dans le sang, depuis son plus jeune âge. « Quand j'étais petite, mon oncle vivait à Gatineau, à côté d'un terrain de golf. Une montagne de balles se retrouvait sur son terrain. Je les ramassais, me plaçais près du terrain puis je lançais aux golfeurs : "3 balles pour une piastre!", puis ils en achetaient. Je me faisais entre 10 \$ et 15 \$ dans la journée ! »

Solliciteuse de carte de crédit, vendeuse pour la Baie d'Hudson, vendeuse dans un restaurant fast-food, elle décide finalement de se diriger vers l'enseignement des langues française, anglaise et espagnole. Son baccalauréat en poche, direction l'Espagne où Maxine passe deux années avant d'être rapatriée d'urgence au Canada, dans une situation de détresse. « J'ai rencontré des gens malsains, des personnes qui me voulaient du mal, qui voulaient me nuire, raconte-t-elle. Ça m'a traumatisée, j'ai sauté une coche. » Une fois de retour, elle reçoit un diagnostic de schizophrénie puis est hospitalisée.

Maxine découvre L'itinéraire, y travaille de manière on and off. Avec son baccalauréat, deux certificats et une formation comme enseignante au primaire et au secondaire, elle essaie de revenir sur le marché du travail. « Et là, je me suis rendu compte que j'étais

nulle côté discipline avec les enfants, explique-t-elle. J'ai dû quitter parce que j'étais incapable de faire ma job. »

« Une job qui ne me stresse pas »

Elle retourne faire ce qu'elle sait faire de mieux : vendre. « J'ai été vendeuse toute ma vie, c'est quelque chose que j'aime, ce n'est pas compliqué, ce n'est pas stressant. C'est important pour moi de faire une job qui ne me stresse pas. Parce que le stress et le traumatisme m'ont amené à la maladie », raconte-t-elle. Maxine est alors revenue à L'itinéraire, elle vend le magazine au marché Maisonneuve. « Au lieu de faire une job plus payante, mais qui me rend malade, j'aime mieux faire une job moins payante, sans stress. »

Aujourd'hui, elle affirme sans gêne qu'elle est réjouie par cette situation. « L'itinéraire me rend heureuse : Monsieur Paul, qui s'occupe de la cuisine du café de L'itinéraire, me prépare à coût minime mes repas vegan quotidiens. Je sors de chez moi au lieu d'être enfermée entre quatre murs puis de penser à mes problèmes. Je ris avec mes clients, je peux écrire dans le journal et m'exprimer. Je suis comblée ! »

La dignité retrouvée, la jeune femme a aussi pu renouer avec ses proches. « Je me suis acheté une table de cuisine avec quatre chaises. J'ai décidé d'inviter ma famille. C'était la première fois que je les accueillais chez moi ! »

Son prochain projet ? Suivre un cours de langue arabe à l'Université de Montréal, langue dont elle apprécie la mélodie et la sonorité.

Par Pierre de Montvalon,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Eric Lavery, chef du développement social par courriel à : c.e.lavery@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1 481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (QC) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Adjoints à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, LOUISE BRUNET, SARAH DÉRY, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTALON, JENNIFER PITOSCIA, LAÉTITIA THÉLÈME, ÉLIANE THIVIERGE, CHANTAL VANASSE
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MARIO ALBERTO REYES ZAMORS | Camelot - France Lapointe

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Intervenante psychosociale : SOFIA SHLIKOV
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
PIERRE SAINT-AMOUR - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Perspectives Jeunesse
CATALIN CARACAS - Ranger Design
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



PARTENAIRES MAJEURS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'itinéraire EST MEMBRE DE





MOTS DE CAMELOTS

Sylvain Pépin Girard	29
Annie Lambert	29
Jo Redwitch	29
Réal Lambert	42
Maxine Timperley	42
Yves Manseau	42



DOSSIER

SEMAINE INTERNATIONALE DES CAMELOTS Des journaux qui changent le monde

- Vivre et laisser vivre
Par France Lapointe
- *Street Roots*
Camelots de l'ouest, camelot de l'est
Par James Rice
- *La feuille de Trèfle*
Contre l'itinérance en Suisse
Par Mostapha Lotfi
- Des médias pour se réapproprié l'espace public ?
- Retour sur l'année 2016 dans les médias
- Fact checking : Partagez-vous de vraies nouvelles ?
- Droit de regard sur la vie privée
Par Alexandra Guellil

SOMMAIRE

1^{er} février 2017
Volume XXIV, n° 03

ÉDITORIAL	7
Une célébration des camelots du monde Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT	8
ROND-POINT INTERNATIONAL	9
INFO CAMELOTS	28
Par Yvon Massicotte	
CARREFOUR	28
DANS LA TÊTE DES CAMELOTS	30
COMPTES À RENDRE	32
Une révolution près de chez vous Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
INFO RAPSIM	33
Besoin d'un changement d'approche Par Alice Lepetit, <i>organisatrice communautaire au RAPSIM</i>	
POÉSIE	34
L'espoir d'une rose Par Rose	
DOCUMENTAIRE	35
<i>L'érotisme et le vieil âge</i> , de Fernand Dansereau Par Robert Ménard	
DOCUMENTAIRE	38
<i>Le Chantier des possibles</i> , d'Ève Lamont Par Jean-Guy Deslauriers	
VIE DE QUARTIER	40
LaSalle Par Marie Riopel	
DÉTENTE	44
À PROPOS DES MÉDIAS	46

MOTS DE LECTEURS

Bonjour,

C'est la première fois que j'achète *L'itinéraire* puis je voudrais vous dire qu'il est efficace et parfait. Car, je vous remercie pour vos efforts qui sont vraiment respectables.

Je vais sûrement acheter les numéros suivants.

Ali, un néo-québécois

Rectificatif

Dans l'édition du 15 janvier 2017, le dossier (pp 26 à 29) portant sur le salaire minimum à 15 \$/h, les vox pop sont coiffés de la question : 15 \$/h : On en vit ou on survit ?

La question originale posée par la journaliste et qui aurait dû être publiée était : « Quand on travaille à temps plein au salaire minimum *, est-ce qu'on vit ou on survit ? »

La rédaction s'excuse pour tout inconvenant que cette erreur aurait pu causer aux répondants ainsi que pour la confusion qu'elle a pu engendrer auprès de nos lecteurs.

* Salaire minimum de 10,75 \$/h, en vigueur au moment de la rédaction de l'article.

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

L'appétit vient en donnant.



itineraire.ca/faire-un-don

DE LA

SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION :

_____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

Merci!

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



ÉDITORIAL

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND
RÉDACTRICE EN CHEF



Semaine internationale des camelots

Une célébration des camelots du monde

À tout moment de la journée, il y a plus de 10 000 camelots qui vendent leur journal de rue dans le monde. Qu'ils soient à Montréal, Vancouver, Hambourg, Manchester, Dallas ou Copenhague, ce sont au total 27 000 camelots qui ont pu gagner dignement un revenu en vendant près de 23,5 millions de journaux de rue à l'échelle mondiale, atteignant ainsi 5,8 millions de lecteurs. L'an dernier, ils ont gagné 41 millions \$C.

Mais au-delà des chiffres, il y a des personnes qui ont vécu une expérience marquante et transformante en devenant camelot pour un journal de rue. Tous les jours, nous sommes témoins de ces changements de vies. Combien de fois a-t-on entendu que « *L'itinéraire a sauvé ma vie* » ou encore « *je ne sais pas où je serais si vous n'aviez pas été là* ».

Tous les jours, nous sommes témoin de gens qui sortent de la rue pour enfin pouvoir dormir dans un lit bien à eux. De gens qui surmontent leurs dépendances à l'alcool et aux drogues. Des gens qui renouent avec leur famille. Des gens qui sont fiers de travailler dignement plutôt que de mendier dans la rue. Ces gens, nos camelots, participent aussi collectivement à permettre à d'autres comme eux de sortir de l'ombre et de faire partie d'un groupe qui se tient et qui s'épaulent.

Ce qui nous rassemble

Tous les jours, cela se vit aussi à l'échelle planétaire. Grâce à l'INSP, le réseau international des journaux de rue dont nous sommes membres, on peut lire des témoignages des autres camelots de la centaine de journaux publiés en 24 langues.

Désormais, on se rapproche également davantage grâce à la technologie. Skype et internet ont ouvert grands les canaux de communications, comme vous pourrez le découvrir dans les pages de cette édition qui souligne en grand la Semaine internationale des camelots. Les entrevues vidéo entre notre James, et John de Portland, ainsi que celle entre Mostapha à Montréal et Olivier à Genève, mettent en lumière tout ce qui nous rassemble et nous ressemble. Car si les réalités sont parfois différentes aux États-Unis et en Europe, la pauvreté, la marginalisation et l'itinérance n'ont pas de frontières. L'amour, le courage et la détermination non plus.

Ces vendeurs de journaux de rue sont le visage de la résilience et de la volonté de s'en sortir.

Pour eux, cette semaine qui leur est dédiée est une occasion de faire reconnaître leur travail et leurs grandes et petites victoires quotidiennes. ■



International
Network of
Street Papers

4 questions à Henry Mintzberg



PHOTO : HEC

Titulaire de la Chaire John-Cleghorn de Management à l'Université McGill, Henry Mintzberg est l'auteur de nombreux best-sellers sur la gestion, la structure des organisations et la planification stratégique. Dans son dernier livre, *Rééquilibrer la société*, il propose des solutions afin de trouver l'équilibre entre les trois piliers de la société : le public, le privé et le pluriel.

1 Pourquoi plaidez-vous, dans votre livre, pour un renouvellement radical au-delà de la gauche, de la droite et du centre ?

Pour deux principales raisons : d'abord parce que le système actuel ne fonctionne plus en raison de la confusion de plus en plus fréquente entre l'extrême gauche et l'extrême droite qui, dans un certain sens, ne sont pas si différentes. Par exemple, lors de la dernière élection américaine, les constats qu'ils soient ceux de Donald Trump ou ceux de Bernie Sanders étaient les mêmes. Seules les solutions étaient différentes. Par contre, la plupart des Américains ou en tout cas un peu plus de 50 % d'entre eux, qu'ils s'identifient aux politiques de droite ou de gauche, sont ensemble contre Donald Trump. Cela signifie que le système semble être en panne. Et souvent, on réalise qu'entre les positions de la gauche et la droite, très peu de choses sont réellement différentes. Cette idée de distinction marche de moins en moins bien.

2 À partir de quand cette distinction entre les courants politiques s'est-elle estompée ?

À mon avis, à partir du moment où le secteur privé est devenu plus puissant. Dans les années 1960, il n'y avait pas de réelle fissure entre les citoyens dits

de seconde zone et la classe moyenne. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'être à gauche ou à droite, mais de redonner sa juste place aux trois piliers de la société : le public (le gouvernement), le privé (les entreprises) et le pluriel (ou le pilier collectif). Ce dernier regroupe toutes les associations qui ne sont la propriété ni de l'État, ni des investisseurs privés. Elles peuvent appartenir à leurs membres comme n'appartenir à personne.

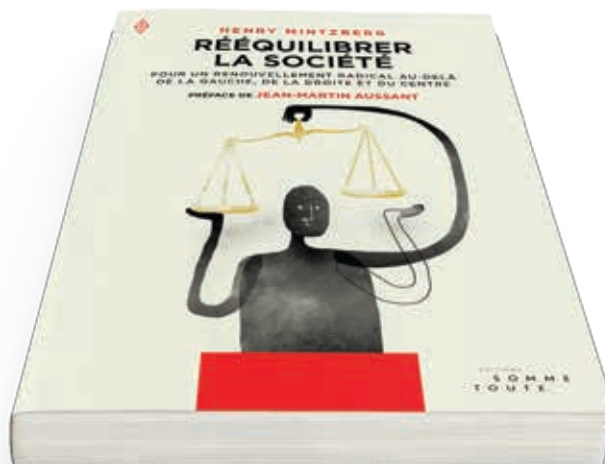
3 Comment fait-on pour rééquilibrer ces trois piliers et leur redonner leur juste place ?

Il faut, je pense, d'abord être au courant de ce qui se passe. Nous avons énormément d'actualité dans le secteur pluriel. De nombreuses organisations s'occupent soit d'économie sociale ou entreprennent des actions pour les plus démunis. De nombreuses choses se font aujourd'hui, mais nous devons les connaître et se tenir informés. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'on se rendra compte que le secteur pluriel n'est ni à gauche, ni à droite, mais qu'il compose un tout. En somme, et comme je l'écris dans le livre, une société réellement démocratique équilibre les besoins

individuels, collectifs et communautaires pour y répondre correctement sans verser dans l'excès.

4 Vous consacrez un passage dans votre livre aux actions que peut entreprendre le citoyen lambda. Si vous deviez citer un élément principal, quel serait-il ?

Je crois que ce changement doit se passer essentiellement dans les communautés parce que c'est quand les citoyens agissent ensemble que les changements opèrent. Il n'y a qu'à prendre l'exemple de nombreux événements qui sont devenus aujourd'hui historiques. La plupart des actions partaient de quelques personnes et ont déclenché de réels bouleversements dans plusieurs pays. Quand les citoyens deviennent au courant des problèmes, ils se positionnent. C'est ce qu'il s'est passé avec l'élection de Donald Trump ou le Brexit qui sont deux cas révélant une évidente frustration et une incapacité à savoir comment agir autrement que par un tel vote. Comme dit une expression anglaise, *we hope for the best*. Mais, il faut se rendre compte que les choses ne changeront pas si nous n'agissons pas. ■



Essai
Rééquilibrer la société
Henry Mintzberg
Éditions Somme toute
2016, 152 pages

ALLEMAGNE | Faire face au froid à Hambourg

Lorsque l'hiver s'est mis à mordre à Hambourg, l'équipe de *Hinz & Kunzt* a marché, durant une semaine, un kilomètre dans les chaussures de six personnes qui ne sont pas des étrangers à l'itinérance. Le magazine de rue a mis en lumière comment Dieter, le couple Bonnie et Clyde, et les amis Marek, Krystztof et Papa survivent à leur dure réalité et restent concentrés sur un avenir meilleur. Après 30 années consécutives à vivre dans la rue, le camelot du *Hinz & Kunzt* Dieter, 64 ans, dit : « *Je ne veux pas d'appartement. Je me sens juste libre, indépendant* ». Quant aux amis Marek, Krystztof et Papa, ils se souviennent des mots durs des passants qui criaient : « *Trouvez-vous une job!* » « *Hey!, je travaille au moins 14 heures par jour* », explique Krzysztof. « *Les gens ne savent pas ce que c'est que de passer toute la journée debout et de ne pas avoir un appartement et un lit.* » (*Hinz&Kunzt*)



PHOTO: MAURICIO BUSTAMANTE

PHOTO: DRAGINDELCHESKI



MACÉDOINE | Un cri à l'aide pour les enfants handicapés !

La Macédoine peine à suivre les autres pays en matière de soutien social. Mimoza et Emilija sont toutes les deux mères d'enfants atteints de déficience intellectuelle. Elles espèrent qu'en publiant leur livre, *Life Worth Living*, elles pourront forcer l'amélioration du système macédonien et recevoir de l'aide tant attendue. Iliana, la fille de Mimoza, est trisomique. « *Au cours des premiers mois, j'avais des sentiments ambivalents, dit la mère. J'étais incapable de créer de lien émotif avec mon enfant et je m'en voulais énormément. Dans ces moments difficiles, discuter avec d'autres parents éprouvant une douleur semblable à la mienne a été d'une grande importance.* » Selon Emilija, dans les pays développés, il y a davantage de ressources disponibles pour les familles d'enfants vivant avec une déficience qui les aident à s'intégrer dans la société. « *Bien que le système ne puisse effacer notre douleur, il peut faciliter notre parcours. C'est pourquoi le gouvernement macédonien doit en faire davantage pour s'assurer de respecter les droits de ma fille à l'intégration et à l'inclusion.* » (*Lice v Lice*)

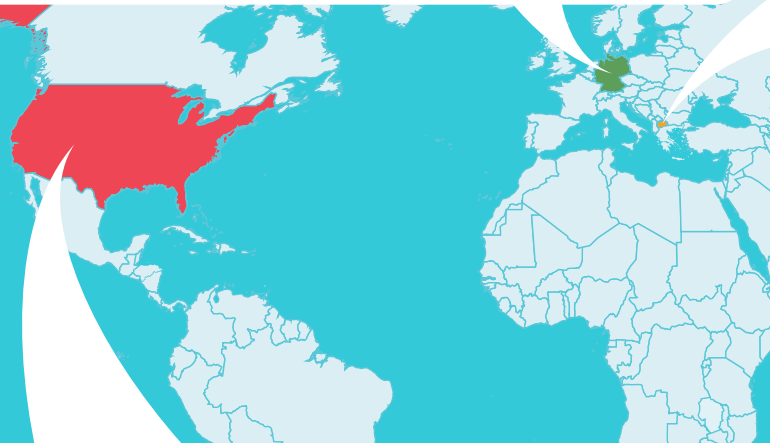


PHOTO: GILES CLASEN



ÉTATS-UNIS | Un ménage qui dérange

Le *Denver Voice* a suivi le récent « nettoyage » des trottoirs du centre-ville par la police. Cette opération a provoqué une onde de protestation chez les sans-abri, qui craignaient perdre leurs tentes et leurs biens. « *Nous avons l'impression qu'ils s'emparent de notre espace, de notre maison et qu'ils nous traitent comme si nous n'étions pas des êtres humains, a lancé Joshua Griffin, un des protestants.* » Les policiers et les équipes de nettoyage, armés de balais et de sacs à ordures, ont été accueillis en novembre par un groupe de SDF outrés et frustrés. Les officiers avaient reçu l'ordre de débarrasser les trottoirs de vélos, de fauteuils roulants et de paniers remplis d'objets personnels. L'atmosphère était tendue tout au long de la journée « *Je suis en sécurité ici, s'est exclamé Shannon Wolf, qui vit à cet endroit depuis février, c'est là où se trouve ma famille de rue.* » (*Denver Voice*)

L'*Itinéraire* est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.





International
Network of
Street Papers

Semaine internationale des Camelots

Des journaux qui
changent le monde

À l'occasion de la Semaine internationale des camelots qui se tient du 6 au 12 février, *L'itinéraire* vous propose un dossier spécial en lien avec les médias, le métier de camelot et une réflexion plus globale concernant certains aspects du journalisme et des médias. Cette semaine est l'occasion de rendre hommage annuellement à un peu plus de 10 000 camelots qui travaillent pour plusieurs journaux de rue à travers le monde. Des hommes et des femmes qui vivent dans plus de 35 pays et qui utilisent leur journal de rue comme un moyen de sortir d'une situation de pauvreté et d'itinérance. Découvrez à travers nos pages des entrevues avec des camelots d'autres journaux de rue réalisées par nos participants, mais aussi des tranches de vie qui redonnent espoir. Ils et elles partagent des moments de vie liés à la vente d'un magazine et à ce que leur procure leur rencontre dans la rue avec vous.



EXTRA

Découvrez le contenu
complémentaire sur
itineraire.ca/extra

TÉMOIGNAGE

PAR FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Vivre et laisser vivre

Travailler pour un journal de rue, c'est difficile : on est tout le temps debout, il faut faire la promotion du journal, se faire connaître, parler avec les gens, mais ça vaut la peine. On reçoit des commentaires positifs des clients qui nous encouragent, nous confient des choses personnelles et nous demandent des conseils.

Ça fait 20 ans que je suis camelot pour L'itinéraire, et j'ai beaucoup appris : à être patiente, à travailler aux quatre saisons. L'hiver est la période la plus difficile pour travailler dehors. J'ai gagné un savoir-faire : vendre, écrire des articles, parler de la société, de l'environnement, de la planète, de la pauvreté et de l'itinérance.

L'itinéraire m'a permis de me faire des contacts, ça me valorise parce que je me sens seule parfois. Ce n'est pas toujours facile, mais ça me permet de rencontrer des gens. Il y a certains collègues avec qui je m'entends bien, ça me donne un endroit pour jaser un peu. Je viens à L'itinéraire pour voir du monde, pour la reconnaissance et le respect entre collègues.

Une femme dans un milieu d'hommes

Ce n'est pas toujours facile de se lier d'amitié avec les autres camelots, certains ont des caractères difficiles, ils ont leurs problèmes. D'autres ont des dépendances à l'alcool ou à la drogue, donc il faut être délicat parce qu'un regard ou un petit geste peut déranger. L'ambiance peut parfois être assez individualiste, et je ne sais pas toujours quoi dire aux autres. Il y en a qui me racontent leurs problèmes personnels, mais j'ai parfois du mal à en faire autant et je ne me sens pas toujours écoutée.

Même s'il y a d'autres femmes, ça reste un milieu de gars. Par le passé, j'ai même déjà eu peur de venir ici. C'est un environnement délicat, ça te pompe ton énergie, et des fois ça me rend triste : il y a des journées sombres qui ne me permettent pas de dialoguer.

C'est quand même important qu'entre camelots, on sache se parler de nos histoires personnelles et qu'on sache être dignes de confiance, qu'on puisse garder des secrets. Il ne faut pas profiter

des autres. Avant, quand un camelot me demandait de lui prêter de l'argent, je n'arrivais pas à dire non, et je ne revoyais jamais mon argent. Maintenant, j'arrive à m'imposer plus facilement, je fais ma petite affaire et je laisse les autres tranquilles.

Il faut dire que l'ambiance a changé ces dernières années à L'itinéraire. Il y a moins de conflits, les gens sont plus respectueux et plus avenants et on trouve plus facilement sa place.

Défendre son territoire

C'est aussi très important de respecter les territoires de vente des autres. Avant, ça arrivait souvent qu'une personne qui quête me demande de lui laisser mon espace. Ça a même déjà créé des conflits : je suis allée en cour contre un mendiant parce qu'il me harcelait et m'intimidait pour avoir mon spot. Il m'arrosait, m'insultait, manipulait la police, et j'ai fini par réussir à m'en débarrasser quand son chien m'a mordue. Donc, mon expérience de camelot m'a appris à mettre mon poing sur la table et à me faire respecter. Maintenant, quand j'arrive à mon spot, s'il n'est pas libre, les gars de la rue me cèdent la place, et j'en suis fière.

Ce que j'aime c'est qu'il y a toujours des gens qui viennent me défendre. Je vends le magazine au même endroit depuis 20 ans, alors les employés de la SAQ et les clients me connaissent bien.

Du plaisir quand même...

J'aimerais dire que tout est positif, que la vie est belle, parler de bonheur, mais la vie ce n'est pas fait pour tout le monde, et le bonheur non plus. J'aimerais que la vie soit comme la chanson d'Édith Piaf, *La vie en rose*, ou celle de Boule Noire, *Aimes-tu la vie comme moi ?* C'est d'ailleurs la chanson que j'ai chantée au party de Noël, pour le talent show de L'itinéraire au Lion D'or.

Malgré les difficultés, si je suis restée pendant 20 ans à L'itinéraire, c'est que chaque année j'en tire du bon temps et du plaisir. Et aujourd'hui, je peux dire que tout ça m'a rendue plus forte. Je ne me laisse plus faire, je ne me laisse plus dominer. Je veux la garder ma place, car je me suis battue pour ! ■

ENTRETIEN

PAR JAMES RICE
CAMELOT DE LORIMIER / VIGER



Street Roots - L'itinéraire

Camelot de l'ouest, camelot de l'est

Si l'itinérance connaît bien des environnements, elle est également une facette partagée de la vie de John et de James. D'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, ces deux camelots ont eu l'occasion virtuelle d'échanger en anglais, de se soutenir et de découvrir un pan analogue de leur vie. L'occasion également d'une rencontre entre deux journaux de rue : *L'itinéraire* et *Street Roots* (Portland, Oregon).

Je voyais souvent des gens avec des pancartes sur lesquelles était écrit : *Will work for food* quand je traversais les États-Unis. Ça me faisait penser au tiers-monde à l'intérieur d'un pays riche. À cette époque, je me disais qu'il devait quand même y avoir de l'entraide.

Mon impression s'est confirmée en discutant avec John, cet ancien sans-abri de Portland, en Oregon. Là-bas, l'itinérance est un vrai problème pour lequel il n'y a pas beaucoup de soutien gouvernemental. Mais comme je le pensais, les gens se serrent les coudes et les communautés religieuses aident beaucoup. Peut-être justement parce qu'il y a peu d'aides sociales. Ici aussi il y a de la solidarité, mais les gens se disent : « *O.-K., t'as ton chèque du BS alors tu peux te débrouiller* ». Là-bas, ce n'est pas si évident que ça !

Pouvoir discuter avec John a été très sympathique. Il semble être une personne respectueuse, humaine et vraie. C'est ce qu'il projette et ça a été facile de parler avec lui. Il a compris ma situation, le fait d'être parfois mal vu, de se sentir isolé quand on est à la rue. De mon côté, c'est ce que je vis ces temps-ci et c'est difficile. John, lui, se débrouille bien. Il a trouvé un logement, par hasard, en vendant son journal. Ça prouve que *Street Roots* l'a beaucoup aidé. J'étais content pour lui de le voir si heureux d'avoir une place. Quand je le regarde aller, je me dis que ça me ferait du bien à moi aussi d'avoir un logement.

John et moi avons la même vision de l'itinérance. Quand on est comme John était, malpropre, à la rue... on est mis à part. Nous autres, on voit bien que les gens nous regardent parfois d'un mauvais œil. Quand j'avais un logement, moi aussi je regardais les itinérants avec un œil rempli de préjugés. Mais il me semble que la considération est un droit. Non ?

James : *L'itinéraire* est un magazine publié deux fois par mois. Il aide les camelots et les personnes en situation d'itinérance à se réinsérer socialement. Les camelots achètent le magazine 1,50 \$ et le revendent 3 \$. Il sert aussi à éduquer et à faire prendre conscience aux gens de la réalité de l'itinérance à Montréal et informe sur d'autres sujets sociaux, culturels, etc. Au moins 50 % de nos publications est rédigé par des camelots. Pour ma part, c'est la première fois que je fais une entrevue. Je suis camelot depuis environ 10 ans, mais je ne me suis jamais vraiment impliqué. Alors, lorsque l'on m'a proposé de faire cette entrevue, j'ai trouvé ça intéressant et je me suis dit : oui, pourquoi pas ! Je suis content de m'impliquer et de pouvoir parler à des vendeurs pas seulement de Montréal, mais d'autres lieux dans le monde.

John : *Street Roots* est un journal de 16 pages incluant de la publicité, des écrits artistiques comme des poèmes, etc. Notre ligne éditoriale est assez progressiste, mais certains de nos vendeurs ne sont pas toujours d'accord avec. Nous avons une super équipe et aussi une salle de rédaction. J'ai eu, il y a quelques semaines, une entrevue



James Rice



avec le maire de Portland à propos des dernières élections. Ça fait très plaisir d'avoir sa photo dans le journal où il y est noté : entrevue réalisée par John. Il y a deux ans, on a décidé de publier le journal *Street Roots* chaque semaine. Les ventes sont excellentes. Un nouveau journal tous les vendredis, ça fonctionne vraiment bien ! Nous avons aussi un guide qui informe les gens sur les organismes d'aide, là où tu peux manger, là où tu peux t'abriter. Ça a beaucoup de succès. Le journal, nous l'achetons 0,25 \$US et le revendons 1 \$US. Donc 0,75 \$US par transaction et ça marche bien. Je vends entre 150 à 200 journaux par semaine. Ça me permet de louer une chambre dans une maison. Je suis vraiment reconnaissant de tout ça.

James : Comment vit-on l'itinérance à Portland ?

John : Généralement, le temps n'est pas trop mauvais. Ce n'est pas si froid, mais il pleut d'octobre à juin. Il y a beaucoup de sans-abri à Portland et je suis reconnaissant de ne plus faire partie de ce nombre aujourd'hui.

James : J'ai voyagé à Vancouver et il y a beaucoup de pluie là-bas. C'est vraiment humide. Ce n'est pas comme ici, ni aussi froid, mais c'est tout aussi difficile de gérer la vie dehors. Actuellement, je suis sans-abri, c'est dur. Heureusement, j'ai deux excellents sacs de couchage et une fois qu'ils ont emmagasiné ma chaleur, ça va. Le plus dur, c'est d'en sortir le matin.

John : À Portland, nous n'avons pas assez d'endroits avec des lits d'appoint. Les lieux pour dormir ne sont pas vraiment bons, mais au milieu de l'hiver, c'est mieux que de dormir devant la porte des boutiques. Nous avons la sécurité sociale, quelques programmes sociaux, et des maisons subventionnées. Je connais beaucoup de gens qui y sont logés à des prix vraiment raisonnables. Mais il y a plus de demandes que d'offres. C'est en moyenne cinq demandes pour un logement. C'est certain qu'il y a des années d'attente sur les listes. Par contre, ici, personne ne meurt de faim. Il y a beaucoup d'organismes qui distribuent de la nourriture. Moi-même je suis en surpoids.

James : J'ai entendu parler de Dignity village à Portland. Est-ce une place où tu peux construire ta cabane ?

John : C'est comme des communautés de tentes. Je ne sais pas combien de générations de gens pauvres résident ici. Dignity village est là depuis 15 ou 20 ans. Il y a au moins deux générations sur



Street Roots

Fondation : 1999

Ville : Portland, Oregon

Statut : Organisation à but non lucratif.

Fréquence de publication : hebdomadaire depuis le 2 janvier 2015

Ventes mensuelles : Environ 35 000 journaux

Nombres de camelots : Environ 500 vendeurs distribuent le journal au cours d'une année, dont 160 vendeurs actifs.

Directeur exécutif : Israël Bayer

Rédactrice en chef : Joanne Zuhl

Directeur du programme des camelots : Cole Merkel

Mission : *Street Roots* est un hebdomadaire qui offre des nouvelles et commentaires approfondis sur des enjeux d'importance dont la justice sociale et l'économie dans la communauté. *Street Roots* est une plate-forme qui permet aux personnes en situation d'itinérance de prendre part au dialogue politique et social, en comblant les divisions culturelles et sociales et en offrant une meilleure compréhension de ces enjeux.

Valeurs et axes d'actions : Autonomisation, estime de soi et construction individuelle des personnes en situation d'itinérance.

À travers le journal : Information et sensibilisation du grand public, justice sociale pour tous, inclusion sociale, coalition des différentes ressources.

Faits saillants et initiatives

2015 - *Street Roots* passe d'un bimensuel à un journal hebdomadaire

2011 - *Street Roots* dessert 350 personnes souffrant d'itinérance et de pauvreté.

2010 - *Street Roots* rejoint la Society of Professional Journalists.

2009 - *Street Roots* lance *The Rose City*, un guide de 104 pages qui recense toutes les ressources et services de la région de Portland à l'intention des personnes sans-abri et vivant dans la pauvreté.

2006 - *Street Roots* adhère à l'International Network of Street Papers (INSP).

place. Mais moi je ne vois pas ça d'un bon œil parce que je compare ça aux favelas du Brésil.

James : Ici, à Montréal, je ne connais pas d'endroit comme ça. Nous avons plutôt des chambres qu'on paye entre 400 \$ et 500 \$ par mois. Par contre, nous avons l'aide sociale. C'est environ 600 \$ par mois. Ça aide à payer une chambre.

John : Avez-vous de bons services sociaux disponibles au Canada ?

James : Oui, les services sociaux sont bons, mais parfois, obtenir quelque chose prend du temps. J'ai fait des démarches pour avoir un logement il y a huit mois environ et je devais passer deux entretiens. Mais j'ai raté les rendez-vous. J'espère être bientôt capable de bénéficier de cette aide. Tu peux avoir des aides financières substantielles pour te loger, mais ça aussi ça prend du temps. En attendant, il y a beaucoup de lieux à Montréal où tu peux aller dormir tous les soirs comme des refuges, quand il fait vraiment trop froid dehors.

James : Le gouvernement aide-t-il les itinérants à Portland ?

John : Il y a surtout des dons. Ils viennent, pour bon nombre d'entre eux, de communautés religieuses. Elles nous aident beaucoup. Et elles n'essayeront pas de te convertir, mais juste de t'aider. Je suis très reconnaissant envers ces gens-là. D'ailleurs, il y a beaucoup de fidèles qui nous achètent des journaux. Ils t'aident à organiser ta journée. Parce que ce qui est très difficile dans le fait d'être itinérant, c'est de garder une routine. Je vois des itinérants qui dorment encore à midi. *It touches me !* Ils sont en dehors d'un rythme de vie alors qu'ils ont juste besoin d'en retrouver un.

James : Ce que je comprends c'est qu'aujourd'hui tu as une routine, une stabilité de vie qui t'aide beaucoup.

John : Oui et c'est ce qui m'a permis de sortir de la rue et de pouvoir vendre le journal. Je rencontre une centaine de personnes par jour et c'est toujours très agréable. Ils prennent le temps de parler, de faire des blagues. En plus, j'ai plein d'opportunités à travers ça. Parfois, des personnes me proposent de garder leur maison pendant leur

absence. J'arrose les plantes, je ramasse leur courrier, je peux même cuisiner chez eux. C'est aussi en vendant le journal que j'ai rencontré mon propriétaire. Il m'a demandé si j'avais les moyens de payer un faible loyer. Je lui ai répondu que je le pouvais grâce aux ventes du journal. Mon propriétaire a juste fait ce geste basé sur la confiance. *It's liberating !*

James : Je comprends. C'est difficile de se sentir laissé-pour-compte, repoussé par la société. C'est vraiment dur et ça peut mener à la dépression. Surtout si tu te sens comme un parasite, que tu te fais regarder comme si tu n'étais pas un être humain.

John : Et ça fait du bien de se sentir propre, de pouvoir dormir au chaud comme tout le monde. Je me rappelle quand je dormais devant un magasin de vélo. Je me levais tôt pour ne pas que les gens me voient. Je transportais toutes sortes de coussins. À cette époque, on ne me laissait pas entrer dans les boutiques, même si j'avais assez d'argent pour me payer un hamburger. Je suis tellement heureux aujourd'hui que tout cela soit derrière moi. J'ai juste gardé mon vieux chariot en souvenir, rangé dans le placard de ma chambre.

James : Ça doit faire du bien à l'estime de soi. À 52 ans, je commence à penser que je suis trop vieux pour dormir dehors moi aussi.

James : Comment *Street Roots* participe-t-il à changer les perceptions des gens face à l'itinérance ?

John : Nous, les vendeurs, sommes les ambassadeurs de notre journal. On donne une image positive qui aide à changer le regard des gens. *Street Roots* nous aide à gérer nos problèmes de drogue, de consommation. La communauté de *Street Roots* et des itinérants est une bonne communauté. Il y a beaucoup d'hospitalité et de soutien. Il y a beaucoup de solidarité, c'est comme une grande famille. Et mes clients, *my people, and I call them my people, they are great !* ■



PHOTO : DIEGO DIAZ



Street Roots is Love

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND

Street Roots est un journal progressiste tout ce qu'il y a de plus crédible et propose à ses lecteurs des reportages bien fouillés et approfondis sur les grandes questions sociales.

Qu'il s'agisse de mettre au jour les abus financiers dans les programmes de logement sociaux, de dénoncer l'exploitation des prisonniers dans le système carcéral ou encore de sensibiliser la population sur la mort d'itinérants en hiver, *Street Roots* offre une couverture des grands enjeux qui n'a rien à envier aux médias de masse de cet État de la côte ouest américaine.

La publication occupe une place respectable dans l'espace médiatique de l'Oregon. Si bien que le journal s'est mérité des accolades des organes de presse mainstream. Récipiendaire de plusieurs prix octroyés par la Society of Professional Journalists en plus de l'association des journaux de rue de l'Amérique de Nord, le journal, tout comme *L'itinéraire*, a comme mission première d'être un outil pour soutenir les personnes marginalisées et itinérantes.

Il y a deux ans, le journal a relevé l'immense défi de devenir un hebdomadaire. Défi, car l'équipe rédactionnelle se compose de seulement trois personnes à temps plein, assistées par des stagiaires, camelots et bénévoles.

Au total, *Street Roots* compte une dizaine d'employés réguliers. Cole Merkel est chef du programme de vente des camelots. Il supervise, organise et voit au bon fonctionnement de la distribution et vente du journal. Travailleur infatigable et ayant la mission de l'organisme tatouée

sur le cœur, il s'est mérité en 2016 le prix Skidmore, une distinction provenant d'un des grands médias de Portland, qui récompense l'engagement de travailleurs d'organismes sans but lucratif de moins de 36 ans. « C'est une immense validation de notre travail », dit Cole Merkel. Un travail qu'il décrit comme « a labor of love ». Un labeur d'amour. « Basically, *Street Roots is Love* », résume-t-il.

Catalyseur de changement

En effet, dans une ville qui compte un taux important d'itinérance, il faut un avoir un profil particulier pour travailler avec des gens ayant diverses problématiques de santé mentale, d'itinérance, de toxicomanie. Mais selon lui, le seul critère pour faire partie de la famille *Street Roots*, c'est le respect. « Du moment où les vendeurs se conduisent bien et s'entendent avec leur entourage, alors ils peuvent travailler avec nous. »

Par ailleurs, Cole Merkel indique que le journal « est un endroit où nous pouvons aider les gens à effectuer des changements profonds dans leur vie. Ce n'est pas un milieu facile comme vous le savez bien, et parfois même traumatisant, mais quand on voit comment les gens peuvent changer et interagir positivement dans leur communauté, eh bien tout ça fait en sorte que notre travail a un sens. »

Street Roots est aussi un organisme qui défend les droits des laissés-pour-compte et déploie des actions en lien avec l'itinérance et le logement tant à Portland qu'à l'échelle du pays. ■



Cole Merkel





PHOTO : LA FEUILLE DE TRÈFLE

RENCONTRE

PAR MOSTAPHA LOTFI
CAMELOT MÉTROS ÉDOUARD MONTPETIT
ET CÔTE-DES-NEIGES

La feuille de Trèfle - L'itinéraire

Contre l'itinérance en Suisse

Renato et Olivier

Chocolat, montres, itinérance, devinez l'intrus ! Il n'y en a pas. Pauvreté et compagnie ont droit de cité dans ces cantons suisses qui fascinaient déjà, il y a des siècles de cela, un Rousseau épris de justice sociale. Mais il avait tort. Le paradis terrestre n'est pas de ce monde et n'a point d'avatar suisse. Plus encore, la Suisse possède un visage méconnu, garni de défaillances et de préjugés. La pauvreté suisse existe.

Olivier Darcet est là pour le confirmer. Tant de gens, trop fiers, le dissimulent. Olivier est courageux et assumé. La précarité, il l'a goûtée, l'a combattue et est sur le point de la vaincre. Renato Corvini, lui, l'a frôlée et la combat à sa façon. Pour cela, les deux hommes disposent d'un outil : *La feuille de Trèfle*. Ils sont fiers de leur bijou comme nous le sommes d'ailleurs du nôtre, *L'itinéraire*.

Portraits de camelots suisses

C'est un paradoxe, mais la fragilité sociale existe en Suisse. La Confédération suisse est connue pour sa richesse, mais comme dit Olivier, vendeur genevois : « Genève n'est pas la Suisse. » Première constatation, nous sommes face à des Suisses, hétérogènes socialement. Franck Na, bénévole pour le journal *La feuille de Trèfle*,

avance d'ailleurs que « la pauvreté en Suisse existe. Il y a à peu près 10 % de la population qui vit en dessous du seuil de pauvreté et la pauvreté n'est pas toujours visible car il y a une tradition de ne pas l'afficher, contrairement à d'autres pays. Des gens ayant des droits [aides sociales] ne les réclament pas. »

La Suisse est, depuis des siècles, une terre d'asile pour les opprimés de tous bords. « Cette tradition a favorisé l'afflux de requérants et les bénéficiaires du statut de migrants, ce qui augmente l'effectif des gens dans le besoin. » Cela explique en partie l'existence d'une pauvreté dans un pays connu pour sa richesse. Enfin, la libre circulation facilite l'entrée en Suisse des ressortissants européens. Et, bien qu'« ils considèrent [la Suisse] comme un Eldorado, ils n'y trouvent pas grand-chose, pas plus que les Suisses eux-mêmes », précise Renato.

Olivier Darcet : la joie de vivre d'un camelot suisse

Olivier respire le dynamisme et la vivacité. Il est le type d'interviewé qui n'a pas froid aux yeux. Il devient l'intervieweur, l'arrosé qui prend d'assaut l'arroseur. Olivier est vendeur du journal de rue *La feuille de Trèfle*, ne l'oublions pas. Il a eu ces difficultés qui nous tracassent tous et qui nous ont menés un jour à proposer un journal au bord de



PHOTOS : MAGALIE PAQUET

la rue. Ces difficultés, il les assume, les perçoit comme une source d'inspiration pour se reprendre en main et opérer un changement au sein de sa société. Il est aussi fier de la production des textes, un aspect très important de son travail et de celui des autres vendeurs de « la feuille suisse ». Comme vendeur, Olivier a un point fort : son sourire. Ce sourire qui a l'effet d'un baume pour toute âme affligée, celui qui enjolie le cœur et l'esprit des passants, à qui la vie ne sourit pas toujours. De plus, *La feuille de Trèfle*, grâce à son prix fixé à la discrétion du client, induit une autre façon de vendre, plus humaine. Lors de la transaction entre le vendeur et l'acheteur, un échange qui semble égalitaire s'opère.

Les sept vies de Renato Corvini

Renato Corvini est coordinateur du journal *La feuille de Trèfle*. Le destin a des secrets qui sont les siens, mais il aurait décidé que Renato soit un homme des médias. Des médias qu'il a côtoyés pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur, ou son aisance relative pour les affaires et l'entrepreneuriat. Le pire, c'est la galère après la faillite et pour certains, la descente aux enfers. Mais pas pour Renato. Pour lui, la déchéance fût de courte durée. Certes, un peu superstitieux, il croit en sa belle étoile, mais sans pour autant dissimuler ses forces. Car Renato est un homme multidisciplinaire. Tel un magicien, il fait sortir plusieurs lapins de son chapeau professionnel dans les domaines de la communication ou de la sécurité. Hélas, les temps et les exigences changent et le cercle vicieux recommence. Chômage, Hospice général (institution genevoise d'action sociale), itinérance. Une fois de plus, la main du destin intervient pour remettre Renato sur la voie des médias, mais de rue cette fois. À présent, c'est une clique d'indigents qui seront les siens. En réalité, il n'a jamais fait partie de la famille des itinérants puisqu'il n'a que frôlé la rue. Par contre, il est si dévoué à leur cause qu'il ne regrette pas ce destin si singulier.

L'itinéraire et La feuille de Trèfle

Le magazine *L'itinéraire* et sa consœur *La feuille de Trèfle* ont à peu près le même âge, une vingtaine d'années. La publication montréalaise constitue le moteur d'un organisme qui offre plusieurs services. La genevoise est l'une des activités d'un organisme nommé Carrefour-Rue, « un tronc dont les services sont des branches. » ▶



PHOTO : FRANÇOIS HIRSCHI

La feuille de Trèfle

Fondation : 1993

Ville : Genève, Suisse

Nombres de vendeurs : Une quinzaine

Coordinateur du journal : Renato Corvini

Président de Carrefour-Rue : Noël Constant

Structure administrative : *La feuille de Trèfle* est l'une des activités de l'association privée d'action sociale, Carrefour-Rue. Ce dernier propose des solutions de rechange aux réponses traditionnelles ou officielles, luttant contre l'exclusion en créant des lieux d'accueil pour répondre aux besoins des personnes sans ressources sans-abri, en leur offrant accompagnement, repas, hébergement et activités.

Fréquence de publication : Six numéros par an. Dont un numéro spécial en novembre sous forme de calendrier.

Valeurs et axes d'actions : En donnant la parole aux « gens en rade », *La feuille de Trèfle* a pour objectif de lutter contre l'exclusion. Sa vente à la criée dans les rues de Genève procure quelques ressources à des personnes démunies car l'argent gagné (prix à bien plaisir) revient au vendeur sauf 1 franc suisse. rétrocedé pour les frais d'impression.

PHOTO : MIVILLE TREMBLAY



L'itinérance en Suisse



PHOTO : LA FEUILLE DE TRÈFLE

Les deux journaux sont distribués par des vendeurs en butte à des préjugés intenses de la part d'une partie de la population ayant peur de regarder la pauvreté en face. Mais en Suisse s'ajoute la concurrence. La genevoise devrait entrer en compétition avec un autre journal de rue franco-suisse. La mendicité est un autre défi pour les vendeurs. « *Quand on est en train de vendre un journal et qu'à côté, quelqu'un vend un autre journal, et qu'à côté, quelqu'un fait la manche, ça pose problème* », explique Olivier, un peu perplexe.

Malgré leurs différences, les deux journaux de rue s'accordent sur le rôle du vendeur et son implication dans la rédaction. D'ailleurs, il s'agit de l'essence même de l'effort journalistique des deux revues. La montréalaise et la genevoise ne s'orientent pas pour autant vers la même direction. *La feuille de Trèfle* se veut modeste et cherche à se pérenniser tandis que *L'itinéraire* est ambitieux et cherche à étendre ses activités. Elle ne se contente pas non plus d'une nette amélioration quantitative. D'ailleurs, sa qualité a connu un essor important.

Les deux consœurs se différencient aussi par leur taille. *L'itinéraire* a environ deux cents vendeurs. La genevoise, une quinzaine. Le

magazine montréalais est en quête d'un niveau professionnel tandis que *La feuille de Trèfle* conserve sa signature artisanale et non-professionnelle. Toutefois, les deux publications s'affichent comme plateformes d'expression pour les sans-voix.

Collaboration québéco-helvète

Une collaboration future serait-elle envisageable? Oui, Renato en est convaincu. Elle est déjà en marche. Des textes sont déjà échangés et cette rencontre par Skype est elle-même une forme de coopération.

Cet échange entre les deux journaux de rue a été l'occasion d'en apprendre davantage sur deux expériences qui s'entrecroisent tout en nuances. Primo, la pauvreté et l'exclusion concernent toutes les sociétés, les préjugés et les stigmatisations aussi. Secundo, l'État social qu'est la Suisse a ses limites et ne peut pas répondre à tous les besoins. Mais la sublime leçon que l'on peut tirer de nos expériences respectives, c'est que la rue n'est pas une fatalité et que l'enthousiasme dont font preuve des individus comme Olivier et Renato peut aider à s'en sortir, à percevoir sa part de bonheur. ■



Mostapha Lotfi

PHOTOS : MAGALIE PAQUET



L'itinéraire, c'est aussi de la formation en rédaction.
Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don

L'ITINÉRAIRE



Médias communautaires et alternatifs

Se réappropriier l'espace public ?

Camelot du journal
de rue *Denver Voice*

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Les journaux de rue, les médias alternatifs et communautaires ont quelques éléments en commun : l'envie de (re)donner la parole à ceux et celles qui l'ont peu voire pas du tout et traiter des problématiques souvent orientées et liées à un idéal social.

Avec sa forme et son contenu, la presse communautaire et alternative est souvent jugée différente des médias de masse. « Ces médias militants participent à la production et à la diffusion de contre-discours qui appellent au changement et à la mobilisation », précise-t-on dans une recherche* portant sur l'éducation aux médias et l'activisme médiatique. De plus, « les processus d'appropriation, de résistance et d'expérimentation propres à l'éducation aux médias s'insèrent au cœur des pratiques militantes touchant aux médias dans une perspective de lutte sociale et de résistance sur deux fronts : les espaces médiatiques et les espaces de gouvernance ».

Normand Landry est l'un des auteurs de ce document de même que professeur à la Téléq et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éducation aux médias et droits humains. Interrogé sur l'importance de ces médias au Québec et au Canada, il explique que si historiquement ils ont toujours existé, ce qui a changé depuis quelques années est « la multiplication des opportunités à faible coût qui permettent de produire des médias alternatifs alors qu'auparavant, il fallait avoir accès aux imprimeries lorsqu'il s'agissait de

médias papier ». Ce qu'il définit comme « une démocratisation de l'accès à la production médiatique alternative » permet « à chaque individu ayant un certain nombre d'appareils informatiques de se dire médias alternatifs ».

S'informer autrement ?

Ces nouvelles possibilités créent un bruit médiatique beaucoup plus répandu qu'auparavant. « Il y a des centaines de millions de pages web, de blogues ou autres regroupements de toutes les sortes. La question n'est donc plus dans la production et la distribution des médias, mais bien plus dans leur capacité de se faire entendre, de se faire voir alors que le bruit ambiant est très fort », insiste M. Landry.

S'ils sont nombreux à exister, notamment sur la toile, peut-on voir en ces médias des moyens de pression sur l'opinion publique allant même jusqu'à concurrencer les médias traditionnels ? Selon le professeur, cela peut dépendre de ce que l'on entend par moyen de pression puisque « la population continue de s'informer auprès des sources médiatiques traditionnelles, bien que les manières de le faire sont en changement rapide, notamment avec la consultation plus importante des réseaux sociaux avec nos communautés d'amis qui nous informent directement ».

À ce sujet, une étude sur la consommation de la télévision des Québécois, publiée en mai 2016 par Infopresse, mentionne que bien que l'écoute de contenu vidéo pouvait aujourd'hui se réaliser par l'entremise de plusieurs plateformes, « les Canadiens [privilegiaient] encore la méthode traditionnelle. [L'année dernière], ils [passaient] ainsi en moyenne 18,9 heures par semaine devant la

* Citations d'un chapitre à paraître en 2017 écrit par Landry, N., Brunelle, A. & Pilote, A. « L'éducation aux médias et activisme médiatique: espaces de lutte et de résistance. » Dans Bonenfant, M., Dumais, F., & Trépanier-Jobin, G. Les cahiers du Gerse, vol. 12. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Ne pas confondre

Pour Normand Landry, il est nécessaire de faire la distinction entre les médias communautaires, alternatifs et citoyens. Leurs différences sont souvent liées à la gestion des objectifs fondamentaux défendus par le média.

UN MÉDIA COMMUNAUTAIRE est généralement opéré par une communauté avec un mode de gestion horizontale et participative. Au Québec, il est en partie financé par les fonds publics donc par les fonds de la communauté.

UN MÉDIA ALTERNATIF se distingue souvent d'un média traditionnel par la nature de son contenu. Cet autre message plus en marge répond à une perspective plus dominante. Son mandat principal est d'amener une nouvelle voix dans l'espace public. De nombreux médias alternatifs défendent ainsi les intérêts de certains groupes de personnes sur la base de leurs orientations religieuses ou sexuelles, de leurs origines culturelles ou ethniques mais aussi de leurs positions politiques. Leurs modes de gestion sont ainsi variables allant de la méthode traditionnelle et hiérarchique à une méthode plus démocratique.

UN MÉDIA CITOYEN est fondamentalement politiquement orienté. Il s'agit d'une forme de média alternatif dont le mandat est de soulever des enjeux de nature politique, de mobiliser, d'informer et d'éduquer.

LES RÉSEAUX SOCIAUX, souvent appelés médias sociaux, sont avant tout des entreprises commerciales qui capitalisent sur le travail non rémunéré des utilisateurs. Un des grands paradoxes est qu'il s'agit d'outils créés pour servir de grands intérêts économiques, bien qu'ils puissent favoriser de manière ponctuelle certaines causes sociales, mouvements alternatifs et mobilisations collectives. Il s'agit donc d'un territoire particulier puisque ce sont des plateformes qui visent avant tout à recueillir des données personnelles pour les revendre à des annonceurs afin de générer des bénéfices.



PHOTO : GUILLAUME D'CYR - TELUQ

Normand Landry

télévision ». La même étude précise que « *les Québécois ont regardé [33,67 heures] de télévision par semaine en 2015 contre 33,91 heures par semaine en 2014* ».

M. Landry dit cependant douter de la capacité des médias communautaires et alternatifs à concurrencer ceux qui sont plus traditionnels. « *Ce ne sont pas les mêmes moyens, les mêmes cibles, les mêmes stratégies et donc ce n'est pas la même force de frappe* », vulgarise-t-il, rappelant qu'ils font tout de même « *un travail très important pour notre démocratie puisqu'ils participent à donner une voix à des groupes d'individus et à des idées qui sont autres même si elles demeurent marginales* ».

Imputabilité médiatique

Le recours aux médias communautaires et alternatifs est souvent légitimé par un manque de responsabilité des médias traditionnels dans leur couverture d'un événement, autrement dit de leur imputabilité. « *De la part des citoyens, l'exigence d'imputabilité se fait en particulier à partir des normes morales ou esthétiques et s'attache surtout aux dommages matériels, moraux ou financiers que tel ou tel contenu médiatique a provoqué pour un individu ou un groupe de personnes : il faudrait donc corriger, et au besoin, punir* », peut-on lire dans une recherche menée par les professeurs de l'Université Laval, Renaud Carbasse, François Demers et Jean-Marc Fleury. « *Mais les citoyens critiquent aussi les médias de manière plus générale en utilisant une définition plus large de l'imputabilité, vue alors comme une exigence de reddition de compte en raison de la prétention des mêmes médias (et de leurs journalistes) à servir l'intérêt public.* » D'où le recours aux médias émergents perçus comme « *des solutions potentielles à la représentation de la vie sociale et politique livrée par les médias en place* », ajoute-t-on.

Cette étude s'inspire notamment des recherches de Renaud Carbasse qui a analysé un peu plus de 19 projets médiatiques, créés entre 1996 et 2014, parmi lesquels trois magazines et un mensuel papier, une agence de journalisme de données reconverties au marketing de contenu et 15 sites internet.

Et, certains des constats poussant vers la création de ces nouveaux médias journalistiques sont révélateurs de l'industrie médiatique actuelle. Le chercheur révèle notamment que la plupart des acteurs, en plus d'être souvent issus du milieu journalistique, ont été séduits par les promesses du numérique. Ils avaient de nombreuses préoccupations éthiques dont celle de « *combler un manque de l'offre médiatique sur des enjeux traditionnellement délaissés par les médias généralistes* » et avaient certaines craintes quant au marché du travail journalistique québécois francophone. Ces principales raisons auraient donc été une motivation suffisante pour créer un nouveau média dit alternatif ou communautaire.

Quant aux impacts bénéfiques de ces types de médias mais aussi et surtout de ceux qui ont une mission sociale, comme c'est le cas pour les journaux de rue, ils sont pour Normand Landry, de plusieurs ordres : individuels, pour les bienfaits psychologiques et sociaux provoqués par l'écriture d'une histoire de vie ou d'une opinion, communautaires, pour donner une voix à l'ensemble du groupe aux prises avec des problématiques communes poussant vers une plus grande conscience collective ; et enfin sociétaux pour la contribution à l'évolution des perspectives, au changement des opinions ou des attitudes. Ce dernier aspect permet en plus de recadrer la vision commune des personnes représentées par ces médias.



Reconstruire des lieux de communication

De son côté, François Demers rappelle que le grand défi actuel pour ces supports est la dématérialisation, c'est-à-dire « *le transfert d'un bon nombre de nos interactions sociales dans un univers discursif, décroché de la matérialité parce qu'il passe essentiellement par le numérique. Un transfert qui permet une certaine déconnexion des contraintes et possibilités des rencontres physiques entre les individus par le processus de médiatisation* ».

Ce concept s'illustre selon M. Demers, dans nos rapports communicationnels avec les autres, devenus à la fois plus légers et denses, car éloignés des frontières physiques et géographiques. « *Un des défis actuels que l'on voit dans les entreprises médiatiques est le double mouvement de séparation les menant à s'agrandir et à desservir des territoires de plus en plus grands. À plus petite échelle, un appel à reconstruire des communications dématérialisées est lancé donnant une chance aux entreprises de plus petite taille et ancrées dans un territoire plus restreint.* »

C'est donc cette dernière tendance qui est privilégiée dans le cas des journaux de rue, médias alternatifs et communautaires qui permettent « *une rematérialisation qui impose l'investissement personnel et la présence physique qui ne peut qu'être limitée à un quartier, à une municipalité ou à une communauté. Et, à travers ces limites naturelles, il y a des individus, comme des camelots ou les artisans qui produisent les contenus, qui deviennent les intermédiaires d'une communication réelle, qu'elle soit verbale, ou non et permettront ainsi d'entretenir des relations interpersonnelles* », explique le chercheur en communication.

Ancrée socialement et physiquement, la présence des personnes représentées par ces médias, souvent marginalisées, devient ainsi des témoins directs d'une réalité sociale beaucoup plus diversifiée. « *Les supports médiatiques qui parlent de leur réalité permettent ainsi de construire un "nous" de rencontre quotidienne nécessitant une implication allant au-delà du simple fait d'utiliser son téléphone cellulaire par exemple* », conclut M. Demers. ■

Un point d'histoire

Selon l'historien Bernard Dansereau qui s'est intéressé à l'organisation des petits vendeurs de journaux à Montréal entre 1903 et 1917, le camelot fait partie de l'imaginaire ouvrier. « *Les éditions François Maspero, bien connues dans les années 1970, avaient fait du petit camelot l'emblème de la maison* » faisant de lui une sorte de « *garant de la liberté de parole et d'expression* ».



Son article publié en 2013 dans le bulletin d'histoire politique rappelle notamment que la vente à la criée répondait à un besoin de distribution élargie des grands médias. Ce processus aurait été introduit dans les années 1860 pour la toute première fois par le quotidien *The Witness*. Il sera vite repris par de nombreux titres.

À cette époque, dans de nombreuses familles ouvrières à faible revenu, les enfants devenaient camelots. Ce n'est qu'en 1895 que le Conseil central des métiers et du travail de Montréal adopte une résolution condamnant l'emploi des fillettes à la vente des journaux dans les rues. Le travail des enfants fera ainsi l'objet de nombreuses lois adoptées par le gouvernement québécois au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Notons ici que le travail que représente la vente des journaux n'est touché par aucune législation « *puisque [qu'il] ne se fait ni en usine, ni en manufacture* » et que généralement, il se faisait après les heures de classe.

Le 19 mars 1903, les vendeurs de journaux se sont organisés en syndicat sous l'initiative de Peter Murphy, connu pour avoir commencé à vendre des journaux dès l'âge de six ans notamment près du bureau de poste situé sur la rue Saint-Jacques. Le syndicat a disparu en 1917 suite à une grève dont les enjeux et l'origine ne semblent pas être connus. Cet épisode a marqué la fin de cette première organisation des vendeurs de journaux, précise-t-on dans l'article. Et à Bernard Dansereau de conclure que « *si aujourd'hui, les camelots ne sont plus les jeunes du siècle dernier, le travail, lui, n'a pas vieilli* ».

Source : *L'organisation des petits vendeurs de journaux à Montréal, 1903-1917 : comme quoi la jeunesse et la précarité de sont pas des obstacles infranchissables à la syndicalisation*, Bernard Dansereau, publié en 2013.

L'année 2016 dans les médias

L'émotivité contre les faits

« Dans les 24 heures entourant l'élection de Donald Trump, 2 841 305 articles ont été publiés sur la planète »

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA GUELLIL

Campagne électorale à la présidence américaine, attentat terroriste ou fait divers, le bilan que dresse la firme américaine Influence Communication est loin d'être flatteur. Entrevue et décryptage avec l'analyste des nouvelles, Gabriel Vignola.

Quel bilan tirez-vous des nouvelles qui ont été les plus médiatisées en 2016 ?

C'est un bilan à l'image de l'année que nous avons eue. Quand on regarde les nouvelles qui ont été les plus importantes en 2016, on s'aperçoit que l'année a été marquée par les attentats terroristes, avec notamment ceux de Bruxelles qui, statistiquement, représentent la deuxième nouvelle la plus importante de l'année, suivis de ceux de Nice. Et tout cela se révèle dans notre bilan.

C'est pourquoi vous concluez que la peur a dominé la sphère médiatique québécoise en 2016...

Oui, en quelque sorte, parce que ce sont des nouvelles qui absorbent beaucoup d'attention et pour les médias, c'est bon pour les affaires. Il ne faut pas se leurrer. Si on analyse les nouvelles de l'été dernier, nous avons beaucoup parlé des quatre « P » c'est-à-dire de P. K. Subban, du débat sur les pitbulls, de Pokémon Go et de Pierre-Karl Péladeau. Et ces quatre principaux événements s'ajoutaient à des

nouvelles portant sur des attentats terroristes. Elles ont donc reçu une attention sans doute un peu démesurée alors que dans certains cas, ils n'étaient pas d'une grande ampleur.

Comment explique-t-on cette attention démesurée sur certaines nouvelles ?

Cela peut être lié à plusieurs éléments allant de l'effet de mode au milieu des affaires. Les pistes d'explications possibles sont nombreuses. Selon le *Oxford Dictionary*, le mot de l'année 2016 était « post-vérité ». Cela signifie que nous sommes dans une ère où ce qui est beaucoup mis de l'avant dans les nouvelles est une information qui se joue au niveau de l'émotivité plutôt que celui du factuel. Ce phénomène-là est entre autres lié au développement des médias sociaux qui privilégient un discours qui s'articule au « je » ou au « tu ». On s'exprime en tant qu'individu et on s'adresse généralement à quelqu'un, et ce, même si cela se fait virtuellement. Dans les médias traditionnels, le discours s'articule plus au « il(s) », donc s'inscrit dans un modèle de relais d'informations. Ainsi, les nouvelles qui ont tendance à être plus populaires sur les médias sociaux sont hébergées par des médias qui usent davantage du sentiment et moins de l'intellect. Les médias traditionnels doivent donc travailler dans ce contexte précis.

Il a souvent été question de comprendre le rôle des médias sociaux dans la propagation des fausses nouvelles et cela s'est vu notamment lors de la dernière campagne présidentielle américaine...

C'est très difficile de démêler tous les nœuds qui s'entremêlent autour des médias sociaux. On l'a bien vu pendant la campagne américaine, jusqu'à l'attaque de Barack Obama contre Donald Trump. Pour rappel, ce dernier alors à la traîne dans les sondages, disait que l'élection présidentielle du 8 novembre était truquée. Jusqu'à ce moment-là, Facebook refusait de s'identifier comme un média d'information et renvoyait la responsabilité à ses utilisateurs. Depuis qu'ils ont été vivement critiqués publiquement, ils ont pris certaines dispositions, notamment celles en lien avec l'application d'un filtre avant que l'utilisateur ne puisse partager une nouvelle. Mais que ce soit d'un côté ou de l'autre, il y a des avantages et des inconvénients qui sont liés à la libre circulation de l'information. Il faut donc attendre de voir comment cela va se passer avant de pouvoir tirer des conclusions.



PHOTO : COURTOISIE

Gabriel Vignola

Parmi les thèmes des nouvelles qui ont été les plus populaires l'année dernière dans l'actualité provinciale, on note ceux en lien avec le terrorisme et la guerre ainsi que la criminalité. Ceci au détriment d'autres thèmes comme l'incertitude économique. Quelles en sont les raisons ?

C'est certain que l'actualité économique est beaucoup moins médiatisée au niveau provincial qu'au niveau national. On voit directement les conséquences de cela lorsqu'on regarde les statistiques du nombre de personnes étant en incertitude économique. Ce n'est pas réellement surprenant de constater que ce thème a occupé moins de place dans les médias. Pour ce qui est de la criminalité, du terrorisme et de la guerre, cela s'explique notamment parce que les autres secteurs de l'actualité sont souvent moins bien couverts par les médias.

Et qu'en est-il des nouvelles concernant la pauvreté, l'itinérance et les inégalités sociales ?

Quand on analyse les grands thèmes traités par les médias traditionnels, qui sont au nombre de 25, on constate que la pauvreté est en 22^e position. Cela signifie que les médias accordent très peu d'importance à ce thème, soit un taux d'occupation d'environ 0,12 %. Et sur ce pourcentage, la majeure partie des nouvelles provient de grands événements comme la grande guignolée des médias. Mais ce n'est pas le seul sujet qui est largement délaissé par les médias, il y a aussi tout ce qui concerne les aînés et les autochtones. Même les nouvelles insolites arrivent devant ces nouvelles. C'est une situation plutôt désolante et qui se répète malheureusement d'année en année.

D'ailleurs, le bilan révèle aussi que les femmes ont encore du mal à trouver leur place dans l'actualité...

Selon une étude que nous avons réalisée dans les grands quotidiens québécois, elles ne signeraient que 35 % des articles et seulement 21 % des nouvelles auraient une femme comme protagoniste. De nombreuses études montrent que les femmes sont plus susceptibles de connaître une situation de pauvreté ou d'itinérance ainsi que d'autres difficultés socio-économiques. Nos analyses révèlent entre autres que les femmes sont peu présentes dans les domaines pourtant les plus médiatisés au Québec, notamment le sport, les faits divers (ce qui pour ce point est tout à leur honneur), mais aussi l'ensemble de la sphère politique. Notons cependant qu'en raison des Jeux olympiques de Rio 2016, les performances de nos athlètes féminines leur ont permis de briller dans les médias.

Quelles sont vos prévisions en termes d'actualité pour 2017 ?

Je pense que la vie politique américaine va continuer d'attirer beaucoup l'attention puisque Donald Trump vient d'arriver au pouvoir. L'instabilité et le sentiment de peur qui entourent l'arrivée au pouvoir du nouveau président des États-Unis vont assurément faire en sorte qu'il sera l'objet de plusieurs nouvelles, notamment en raison de son programme politique qui dit tout et son contraire. C'est donc difficile de savoir où il s'en va concrètement. C'est pourquoi les médias scrutent à la loupe le moindre discours et tweet pour comprendre ce qu'il fera pendant sa présidence. Aussi, je pense que l'on parlera beaucoup des conséquences des grands attentats qui ont eu lieu au cours des dernières années. Nous avons remarqué qu'en 2016, l'arrivée de la radicalisation en tant que concept a pris de plus en plus d'espace dans les médias, notamment depuis les attentats que l'Europe et les États-Unis ont connus. Si cet élément-là peut être assimilé à un bruit de fond, il continuera d'être présent, peu importe s'il y a de nouveaux attentats. ■

Top 10 des nouvelles les plus médiatisées au Québec sur une période de sept jours (2001-2016)

Rang	Nouvelle	Période	Notes médias
01	Tragédie à Lac-Mégantic	Juillet 2015	38,93 %
02	Attentats à Paris : 130 morts et des centaines de blessés	Novembre 2015	37,82 %
03	Présidentielle américaine : Donald Trump devient le 45 ^e Président des États-Unis	Novembre 2016	35,97 %
04	Attentat au journal satirique Charlie Hebdo à Paris	Janvier 2015	25,67 %
05	Campagne électorale au Québec : dernière ligne droite avant le jour du scrutin	Avril 2014	24,14 %
06	Attentats à Bruxelles	Mars 2016	23,92 %
07	Attentat à Ottawa : Michael Zehaf-Bibeau tue le caporal Nathan Cirillo avant d'être abattu	Octobre 2014	23,53 %
08	Tremblement de terre à Haïti	Janvier 2010	23,45 %
09	Événements du 11 septembre 2001	Septembre 2001	21,11 %
10	Élections provinciales de 2012 et fusillade au Métropolis	Septembre 2012	19,55 %

Progression de la couverture des deux principaux candidats à la présidence des États-Unis de 2000 à 2016 lorsque l'on compare la moyenne quotidienne de mentions pour chaque jour de campagne, de la fin des conventions des partis jusqu'au jour du vote.

	Etats-Unis	Monte	Canada	Québec
Campagne de 2008 comparée à celle de 2012	+19,91 %	+22,18 %	+3,83 %	-3,28 %
Campagne de 2012 comparée à celle de 2016	+257,79 %	+244,33 %	+0,05 %	+79,61 %
Campagne de 2000 comparée à celle de 2004	+65,73 %	+123,60 %	+217,85 %	+734,27 %
Campagne de 2004 comparée à celle de 2008	+19,69 %	+17,92 %	+6,31 %	-39,12 %

Thèmes dominants dans l'actualité en 2016

Rang (selon leur importance dans les médias en 2016)	Thèmes	% de femmes
01	Sports	1 %
02	Politique provinciale	18 %
03	Politique fédérale	11 %
04	Faits divers et affaires judiciaires	3 %
05	Nouvelles locales	7 %

Les thèmes de l'actualité où les femmes dominent

Rang (selon leur importance dans les médias en 2016)	Thèmes	% de femmes
22	Enfance	88 %
21	Pauvreté	85 %
17	Éducation	81 %
9	Culture	78 %
13	Santé	71 %

Extrait du bilan de la nouvelle de l'année 2016. Source : Influence communication



Fact checking

Partagez-vous de vraies nouvelles ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Qu'ils s'agisse de Facebook, Twitter, Instagram ou Snapchat, mais aussi des moteurs de recherche comme Google, Bing ou Yahoo, un certain nombre de données sont partagées à des réseaux et communautés. Avec le nombre croissant de nouvelles produites chaque jour, il n'est pas si simple de s'y retrouver quand vient le temps d'évaluer leur véracité.

En novembre 2016, en pleine campagne électorale pour la présidence américaine, le *Washington Post* publiait un article affirmant que le gouvernement russe aurait commandé la création et la diffusion de faux articles visant à déstabiliser Hillary Clinton et donc à favoriser la candidature de Donald Trump. Le quotidien s'est basé sur des travaux de chercheurs dits « indépendants » qui étudiaient cette question depuis de nombreuses années. Dans cet article, plusieurs sites et blogues américains sont mis au banc des accusés pour avoir diffusé du contenu pro-russe censé favoriser la victoire du candidat républicain.

Plusieurs publications sur les réseaux sociaux après, la rédaction du *Washington Post* a été contrainte de faire son mea culpa. Si bien que lorsque l'on consulte en ligne l'article aujourd'hui, une note de l'éditeur informe le lecteur qu'il a été basé sur le travail de quatre groupes de chercheurs qui ont examiné ce qu'ils considéraient comme des efforts de propagande russe pour miner la démocratie et les intérêts américains. Cependant, la note précise que l'un de ces chercheurs était membre de PropOrNot, un groupe plus ou moins anonyme qui travaille sur la propagande russe et les groupes qui utilisent du matériel et des sources russes. Les méthodes de recherches de ce groupe ont été critiquées par d'autres grands titres comme *The New Yorker*. Finalement, l'éditeur du *Washington Post* prêche pour sa paroisse en précisant qu'aucune des sources de PropOrNot n'est validée par eux et en rappelant leur individualité en tant que média d'information.

Cet exemple n'est qu'un cas parmi tant d'autres. Ce n'est pas avec la dernière présidentielle américaine qu'est né le partage de fausses nouvelles puisque certains médias faisaient déjà état, en 2004 notamment, des mensonges de l'administration Bush qui ont servi de justification à une intervention militaire en Irak afin de destituer Saddam Hussein.

De ces événements, qui se multiplient au fil des années, découle la création de nombreux sites qui se font un devoir de vérifier les nouvelles diffusées par les médias. C'est le cas de *FactCheck.org*, affilié au Centre de politique publique de l'Université de Pennsylvanie, mais aussi des *Décodeurs*, affilié au quotidien français *Le Monde* et plus proche de nous de *l'Inspecteur viral* incarné par Jeff Yates du journal montréalais *Métro*.

5 fausses nouvelles virales de

2016

- Le pape François surprend le monde et soutient Donald Trump ;
- WikiLeaks confirme qu'Hillary Clinton a vendu des armes à l'État islamique ;
- Le dévoilement d'un courriel d'Hillary Clinton sur l'État islamique ;
- Hillary Clinton ne peut légalement occuper un poste au fédéral ;
- La mort d'un agent du FBI soupçonné d'avoir contribué à la fuite des courriels d'Hillary Clinton.

Source : BuzzFeed

Politique et fausses nouvelles ont souvent été historiquement liées comme le prouve une analyse détaillée publiée sur le réseau LinkedIn par le blogueur et ancien journaliste Olivier Cimelière. D'ailleurs, ce dernier rappelle qu'en septembre 2016, le dernier rapport du Reuters Institute for the Study of Journalism dénombrait en Europe un peu plus de 40 sites répartis dans 8 pays consacrés à la vérification des faits. De plus, si ce ne sont pas les médias eux-mêmes qui s'engagent dans la vérification des faits diffusés, des associations et institutions publiques en ont aujourd'hui fait leur mandat.

Pas si nouveau

Jean-Hugues Roy, responsable du programme du baccalauréat en journalisme à l'UQÀM rappelle que si l'intérêt croissant pour ses fausses nouvelles est nouveau sur les réseaux sociaux, le *fact checking* ne l'est pas du tout. « *C'est une tradition du journalisme en général, surtout du journalisme nord-américain puisque traditionnellement la plupart des grands médias avaient des vérificateurs de faits. C'est l'un des métiers du journalisme et aujourd'hui, bien que certains chefs de pupitre s'en occupent, tout bon journaliste se doit de vérifier que ce qu'il diffuse est vrai. C'est de sa responsabilité* », explique-t-il.

Mais au-delà des nouvelles diffusées par les médias, il y a celles qui sont reprises par d'autres sites, souvent confondues avec des sites d'informations à cause d'une URL trompeuse. Ces nouvelles sont partagées à plusieurs communautés via les réseaux sociaux. Qu'il s'agisse de Facebook ou de Twitter, le partage d'un lien URL d'une nouvelle mettant par exemple en scène un personnage de la vie publique ou même un attentat est loin d'être complexe. Il suffit de surligner l'adresse et d'appuyer sur deux touches connues : ctrl+c, ctrl+v soit le fameux « copier-coller ». Et voilà que cette nouvelle est partagée par une large communauté. Si elle est jugée intéressante, spectaculaire, voire scandaleuse, elle sera reprise et repartagée par des millions d'utilisateurs. Et ce, alors même qu'un flou peut persister quant à sa véracité.

Pour Jean-Hugues Roy, tout a sans doute commencé avec la création des sites de parodies. « *Certains sites comme The Onion, qui est sans doute pionnier, se sont fait un nom. Ici au Québec, il y a eu Le Navet ou encore Le Journal de Mourreal. Mais pour moi, c'était clair que ces nouvelles-là étaient des parodies, je faisais confiance au discernement des utilisateurs.* »



PHOTO : NATHALIE ST-PIERRE/UQAM

Droit de regard sur la vie privée

À la fin de l'année dernière, les téléphones de plusieurs journalistes ont été épiés par le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). Cette surveillance ciblée en a choqué plus d'un. Si bien que l'on oublie souvent qu'au quotidien, de nombreuses données sont partagées numériquement sans parfois s'en rendre compte.



Journaliste de données à L'Actualité, Naël Shiab s'est intéressé dans un long article à cette surveillance de masse et au droit à la vie privée de chaque citoyen. Un droit qui, pense-t-il, s'est effrité au fil des années. « *Depuis les révélations d'Edward Snowden qui datent maintenant de plusieurs années, cette question de surveillance de masse est loin d'être une question nouvelle. Ce qui est par contre plus délicat est d'avoir des preuves tangibles. D'un autre côté, de nombreux outils existent depuis très longtemps pour chiffrer ses informations et protéger sa vie privée* », explique-t-il.

Au moment de la nouvelle, le journaliste confie qu'il a eu l'impression « *que l'on avait oublié que cela dépassait la protection des sources des journalistes qui est un élément sous-jacent au droit à la vie privée de chaque individu* », car, rappelons-le, aucune loi formelle ne garantit le secret professionnel pour les journalistes.

Au-delà de se questionner sur la valeur de ce droit de regard sur l'ensemble des données que nous partageons, ne serait-ce qu'en utilisant un téléphone intelligent, en payant un achat électriquement ou en cherchant une adresse sur Internet, « *il serait pertinent de s'interroger sur le pouvoir des autorités dans la collecte et l'utilisation éventuelle de ces informations* », ajoute-t-il.






« *Une fois que l'on aura déterminé légalement ce qui est de l'ordre de la vie privée, les pouvoirs des autorités en vertu de la loi et de leurs capacités techniques, ce sera au citoyen de décider de la limite à imposer* », pense Naël Shiab. Le tout est d'être conscient du pouvoir accordé aux autorités en tant que société civile.

Ce qui reste problématique, selon lui, « *c'est lorsqu'on ne sait pas ce que nos propres services de renseignements et de sécurité font avec nos données parce qu'on ne sait plus si c'est en accord avec nos valeurs* ». Et, « *on a tendance à l'oublier, mais au travers de nos députés et du Parlement, c'est nous qui décidons de ce qu'ils doivent en faire. Or, les différentes lois, dont la C-51, donnent de plus en plus de pouvoir à des agences qui n'ont pas forcément à rendre de compte à cet égard* ».

Cette question de surveillance de masse ne concerne pas uniquement les réseaux sociaux qui développent sans cesse de nouveaux attraits afin d'encourager leurs utilisateurs à se confier. Elle concerne aussi les moteurs de recherches et toutes nos activités électroniques et numériques. Rappelons d'ailleurs que l'année dernière, l'une des plus importantes fuites a été celle de Yahoo ! qui a avoué le piratage d'un peu plus de 1,5 milliard de comptes ainsi que la surveillance de l'ensemble de son trafic pour le compte des autorités américaines. Gageons que les prochains mois seront porteurs de certaines réflexions en la matière.



Reconnaître une fausse nouvelle

-  Vérifier le nom de domaine du site d'où vient la nouvelle. À chaque site correspond une URL certifiée comme .ca, .com ou .fr. Certains d'entre eux utilisent un domaine dit de complaisance du type com.co ou .ch. C'est d'eux dont il faut se méfier.
-  Observer le site de provenance de la nouvelle. S'agit-il d'un réel média ou d'un site parodié ? Le réseau social sur lequel est partagée la nouvelle est-il certifié par un logo bleu s'il s'agit d'un média ou gris s'il s'agit d'un organisme.
-  Déchiffrer le statut d'une publication. Certaines nouvelles sont hébergées effectivement par des sites de médias mais cela ne signifie pas pour autant qu'elles soient vraies. Il peut s'agir par exemple d'un article satirique, d'articles de blogueurs et de chroniqueurs. Se questionner si la nouvelle est accompagnée d'une ponctuation trop insistante ou si elle est écrite tout en majuscules.
-  Sur les réseaux sociaux, ne pas se fier à la loi du nombre. Certaines pages qui publient fausse nouvelle sur fausse nouvelle achètent des fans. Ils rentabilisent le tout en augmentant le nombre de clics sur leurs publications.
-  Questionner la photo utilisée pour illustrer la nouvelle. Quel est le crédit photo ? Où a-t-elle été prise ? Qui sont les personnages mis en scène ? Utiliser des outils comme Google Images ou Tin Eye ainsi que les données EXIF de la photographie. Elles permettront de retracer la source de l'image.

La diffusion de fausses nouvelles sur internet est comme un cercle vicieux. Elles sont partagées à une rapide allure à une large communauté alors qu'à ce stade-ci, pour certains utilisateurs, le flou persiste encore quant à la véracité de la nouvelle notamment à cause des tromperies numériques utilisées comme les photos spectaculaires ou le titre accrocheur et provocateur. Résultat : sens de l'humour ou pas, la plupart de ces sites ont dû faire face à des poursuites judiciaires pour diffamation ou usurpation d'identité. « *C'est de l'humour et je reste stupéfait que certaines personnes mordent à l'hameçon. Mais en même temps, cette préoccupation sur les fausses nouvelles révèle à quel point l'écosystème des médias a changé* », pense M. Roy.

Le professeur ajoute notamment un point concernant la publicité et les revenus des médias. Selon lui, s'il est dit qu'il n'y a plus de gains possibles avec les publicités, ce n'est pas forcément le cas. « *Il y a des possibilités de gain avec la publicité quand on comprend que les revenus publicitaires se sont déplacés, notamment entre les mains de Facebook et de Google à travers YouTube. Ces revenus-là ne servent plus à financer la production de nouvelles dans les médias privés et il faut que ces réseaux trouvent un moyen de les redistribuer sinon il y aura moins de nouvelles à se partager donc moins d'intérêt* ».

Facebook et Google au banc des accusés

Le grand patron de Facebook, Mark Zuckerberg, a mis un certain temps avant d'admettre que son entreprise était en quelque sorte un média d'informations soumis à certaines responsabilités. S'il affirmait juste après l'élection de Donald Trump à la présidence américaine que le réseau n'avait pas de responsabilité dans cette victoire, il s'est vite protégé en annonçant différentes mesures pour permettre aux utilisateurs d'éviter la propagation des fausses nouvelles.

En décembre dernier, l'entreprise a d'ailleurs annoncé un partenariat avec les membres du réseau de vérification des faits de la Poynter Institute afin de supprimer la diffusion et la propagation des fausses nouvelles. En bref, à chaque fois qu'un utilisateur souhaitera publier un article par l'entremise de Facebook et si l'authenticité de cet article n'est pas attestée par la Poynter Institute, il en sera informé. Si l'article continue d'apparaître dans le fil d'actualité des utilisateurs, sa portée basée sur les algorithmes sera diminuée. Il ne sera donc pas visible en « une » de leurs nouvelles... sauf s'ils décident de les partager.

La présidentielle américaine n'est pas le seul fait qui a provoqué l'indignation contre Facebook. Certains hommes politiques, comme le ministre allemand de la Justice Heiko Mas, ont même menacé l'entreprise de « *conséquences judiciaires s'il ne se montrait pas plus efficace pour modérer* » les canulars, fausses informations et discours haineux. Ce dernier expliquait en entrevue avec le quotidien allemand Bild « *qu'une entreprise qui [gagnait] des milliards avec Internet [avait] aussi une responsabilité sociale* ». D'autres dirigeants ont aussi pris

parti affirmant que des sanctions seront prises contre des entreprises comme Facebook « *si elles ne prenaient pas leurs responsabilités* ».

Mais, le partage des fausses nouvelles ne concerne pas que les réseaux sociaux puisque certains moteurs de recherches sont aussi visés. C'est le cas du géant Google qui est loin d'avoir bonne réputation en ce qui concerne la propagation des fausses informations. Certaines recherches affichaient jusqu'en décembre dernier des résultats affiliés à des sites négationnistes et d'extrême droite. La plupart d'entre eux cherchaient à prouver l'inexistence de l'Holocauste durant la Seconde Guerre mondiale. Des médias, comme *The Guardian*, se sont d'ailleurs inquiétés de la facilité de propager de tels propos jugés illégaux dans certains pays, car antisémites et négationnistes. Si l'entreprise a clamé sa neutralité dans ce débat, il reste concerné puisque pour de nombreux utilisateurs, il s'agit du principal outil utilisé dans leurs recherches.

En fin de compte, le cercle vicieux du partage de la fausse nouvelle se poursuit : si les utilisateurs eux-mêmes ne se rendent pas compte de la portée et de l'influence que peuvent avoir leurs partages, toutes les mesures anti fausses nouvelles s'estomperont sans doute au fil du temps. C'est ce que l'on pourrait appeler en quelque sorte la loi de l'internet. ■

5 recherches les plus populaires sur Google en

- Les élections américaines
- Les Jeux olympiques
- Censur (programme de recensement de 2016)
- L'Euro 2016
- L'Australian Open 2016

2016



INFO CAMELOTS

PAR YVON MASSICOTTE
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

CAMELOT RENAUD-BRAY CÔTE-DES-NEIGES ET MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL

PHOTO : SIMON POSNIC

Nos relations avec les commerçants

Camelot Benoît Chartier

Beaucoup de camelots, comme moi, vendent *L'itinéraire* non loin de l'entrée des commerces. Il est important d'entretenir de bonnes relations avec eux, afin de ne pas nuire à leurs activités.

J'aimerais vous parler de mes relations avec les commerçants de mon quartier de la Côte-des-Neiges. Au début de ma carrière de camelot, il y a dix ans, j'étais plutôt mal à l'aise en public car avant de vendre le magazine, j'avais travaillé pendant près de 30 ans à mon compte, donc je gagnais pas mal plus d'argent qu'aujourd'hui. Tranquillement, les jours et les semaines passèrent.

Un jour, lors d'une fête estivale du quartier réunissant les commerçants, un photographe s'appropriait à prendre un cliché de la personne qui s'occupait du barbecue. Je vendais alors mes exemplaires de *L'itinéraire* à proximité de la scène. Voulant me tasser pour ne pas gêner la prise de photo, celui-ci m'invita à rester sur place en me rétorquant : « *Vous êtes ici à tous les jours. Vous faites partie des meubles!* » C'est à partir de ce moment que je me suis senti plus à l'aise avec les commerçants, en ne me gênant pas pour

les saluer tout en respectant leur clientèle qui est leur raison d'être. Avec les années, je peux maintenant entrer chez eux et leur serrer la main comme des amis. C'est avec le temps que j'ai pu créer une relation de confiance avec eux.

Cette expérience peut servir à démontrer à d'autres camelots comment se comporter avec les commerçants qui, comme nous, dépendent de leur clientèle. Nous ne pouvons pas nous permettre de leur nuire. Il est important de se tenir devant le commerce, mais à distance raisonnable et dos à la rue pour ne pas gêner la circulation des gens qui entrent et sortent de l'établissement. Ce n'est pas une bonne stratégie de se placer juste devant ou juste à côté de la porte, car les clients sont surpris quand ils nous voient au dernier moment en sortant. En se plaçant un peu plus loin, les clients peuvent nous voir depuis l'intérieur, ont le temps de décider s'ils vont acheter ou non le magazine, et peuvent préparer leur monnaie à l'abri.

En entretenant de bonnes relations avec les commerçants, ceux-ci nous soutiennent davantage, et parlent même parfois de nous positivement à leurs clients, ce qui nous permet de toucher de nouvelles personnes et de faire connaître *L'itinéraire*. ■

CARREFOUR


Clinique d'impôts - Les étudiants de HEC s'impliquent

Les 16 et 17 mars, la 2^e édition du « Rendez-vous de l'impôt » sera organisée dans les locaux de *L'itinéraire*. Ce projet, une initiative d'étudiants du baccalauréat en administration des affaires de HEC Montréal est piloté par Étienne Grenier, Élise Pesant et Marie-France Bergevin (photo).

Cette clinique a pour but d'offrir un service simple, rapide et efficace aux camelots de *L'itinéraire* pour la réalisation de leurs rapports impôts. Avec cette clinique, les camelots sont assurés d'être à jour dans leurs déclarations (comme tous citoyens) et ainsi d'accéder aux crédits d'impôt auxquels ils ont droit. Il s'agit donc d'un service essentiel qui est offert tout à fait gratuitement à nos camelots, et tout cela dans le confort des locaux de l'organisme.

L'année dernière, la première édition a été un franc succès : une trentaine de déclarations ont été complétées par une dizaine d'étudiants bénévoles. Cette année, à notre deuxième édition, nous rejoindrons encore plus de camelots afin que tous puissent bénéficier de ce service indispensable.

C'est ce genre d'implication comme celle des étudiants de HEC qui fait une grande différence dans la vie de nos camelots. Merci d'encourager *L'itinéraire* dans sa mission ! ■



Jean-François Morin-Roberge, intervenant social avec les étudiants de HEC

PHOTO : MILTON FERNANDES

Quand les gens s'inquiètent pour moi

Merci de m'avoir lu depuis tout ce temps. C'est grâce à cela que je peux vous écrire soit des poèmes ou des articles. J'espère que vous les trouvez intéressants et non endormants et qu'ils vous aident dans votre vie comme ils m'aident dans la mienne.

Parlons de ce qui m'est arrivé dernièrement. En décembre, je suis allé dans un party de Noël avec ma gang de travail de L'itinéraire, et c'était vraiment le fun. J'ai eu beaucoup de plaisir. Je suis monté sur la scène et j'ai présenté mon poème qui s'intitulait Connexion. J'ai gagné le troisième prix. J'étais fou de joie. J'avais des papillons partout dans mon corps. Le prix était un certificat cadeau de 20 \$ de pizza. Moi qui suis un grand fan de pizza, c'est sûr que je vais y aller pour me régaler !

Après cela, je suis allé chez l'un de mes amis pour continuer la fête. On a tellement fêté que j'ai raté le dernier métro. J'ai donc dû dormir chez mon ami et j'ai oublié d'appeler chez moi pour avvertir ma famille adoptive. Le lendemain, au travail, tout le monde me cherchait. Mes parents ont aussi mis la police après moi. Lorsque je suis arrivé à L'itinéraire, tout le monde était inquiet. Nancy m'a fait un câlin et m'a dit : « C'est bon de te revoir mais ne refais plus ça ! »

Maintenant, je comprends l'inquiétude de mes parents et de mes collègues. Si au moins j'avais appelé, ils ne se seraient pas inquiétés comme ça. Personne ne devrait avoir à vivre ça. Cela fait du trouble aux gens qu'on aime, qui se demandent tous s'il ne nous est pas arrivé quelque chose de grave.

Grâce au soutien des autres, je vais mieux aller dans ma vie, que cela soit dans la sphère émotionnelle ou personnelle. Je vais faire attention la prochaine fois et je vais respecter les règles que les gens me donnent.

SYLVAIN PÉPIN GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



Un sourire qui fait la différence

Une cliente me demandait l'autre jour si j'étais toujours souriante comme ça. Ma réponse spontanée a été : « *Pas vraiment, tu aurais dû me voir dans le bureau de ma psy il y a une heure !* » Je me fais un devoir de vous sourire chaque jour, et pas seulement parce que c'est plus vendeur.

Il faut savoir que lors de ma première journée de vente de L'itinéraire, un homme s'est jeté du 27^e étage de l'édifice, juste devant mon spot de vente. Dès ce jour, je me suis donné comme défi de sortir les passants de leur bulle, de leurs préoccupations de la journée, de leur offrir ce sourire avec lequel vous me reconnaissez. J'espère de cette façon faire une différence dans votre fin de journée, et vous donner envie de mâcher la revue de temps en temps.

Mes collègues camelots racontent souvent que ce qui nous tue le plus dans une journée, c'est l'indifférence, les regards qui se détournent... C'est vrai pour nous, mais je crois que c'est également vrai pour vous.

Ce que je réalise après avoir passé trois à quatre heures sur mon lieu de vente, c'est que ça a un effet réel mon humeur. Je n'arrive pas toujours en pleine forme sur mon spot, mais vous rencontrer me fait du bien. Alors à ceux qui me retournent ce sourire et ce « *bonne soirée* », merci ! Je peux vous affirmer que vous faites une différence dans mon quotidien. Bonne fin de journée !

ANNIE LAMBERT
CAMELOT À LONGUEUIL



Amour toxique

Quand j'ai lu sur la mécanique de la persuasion coercitive et sur les manipulations dans le couple, il était déjà trop tard. Le mal était fait et on ne peut retourner en arrière. Je suis restée dans cette relation toxique juste assez longtemps pour tout y perdre : santé, maison, voiture, compte en banque, et estime. Il ne me restait que la résilience, si petite fût-elle.

Je suis restée parce que je ne savais pas quoi faire d'autre, j'étais complètement hypnotisée par l'adrénaline imposée par la fusion amoureuse toxique. Je carburais à même ses poumons et nous respirions le même air. Ma dépendance était si forte que je ne pouvais la contrôler.

Ce sont sept années de rétablissement qui m'ont menée à une certaine compréhension rationnelle de tout ce lavage de cerveau, de toutes ces manipulations de pervers narcissique qui comblaient mon vide. Après coup, je constate que je ne suis pas seule à avoir vécu ce genre de relation, alors je ne peux faire autrement que d'écrire un livre qui, je l'espère, sera publié.

Je vous souhaite pour cette Saint-Valentin 2017 de vous aimer assez pour vous donner la force de vraiment choisir avec qui vous voulez partager votre vie, si vous êtes dans une telle situation. Et si vous êtes dans un couple sain, je vous souhaite une autre année d'amour véritable...

JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO ANGRIGNON



Les journaux de rue, à quoi ça sert ?

À chaque journal de rue sa particularité. Celle de *L'itinéraire* est sans aucun doute de laisser 50 % de la rédaction du magazine entre les mains des camelots. Si chacun d'entre vous trouvez de petites joies à feuilleter les 48 pages du magazine, quelles sont celles de nos camelots-rédacteurs à les remplir ?

Augmenter l'estime de soi

Ça fait deux ans que je suis à *L'itinéraire* et j'écris dans le magazine depuis un an. J'aime plus écrire que vendre parce que ça me permet d'augmenter l'estime de moi. Ma première expérience d'écriture était une critique d'une pièce de théâtre. Je n'étais pas sûre de moi, j'avais peur que ça sorte tout croche. Mais ça s'est bien passé alors ça m'a donné envie d'écrire encore plus ! Petite, apprendre à lire et à écrire a été long et maintenant, je lis des briques et j'adore écrire ! Alors les journaux de rue sont importants parce qu'en plus d'aider à arrondir les fins de mois de ceux qui ont un faible revenu ils aident à s'en sortir.

ISABELLE RAYMOND
CAMELOT LAURENDEAU / BIENCOURT

Plus qu'un journal, une famille

Je suis camelot depuis plus de 10 ans et *L'itinéraire*, c'est ma famille. J'écris souvent dans le magazine. J'ai écrit sur la pédophilie, la grève étudiante, etc. J'écris pour donner mes idées et faire valoir mon opinion. Je suis contre la violence et l'abus de pouvoir. Je pense que les gens vont finir par comprendre que ce que l'on exprime sont des conseils et que ça casse les préjugés. Qu'est-ce que ça donne d'avoir des préjugés ? Personne n'est parfait ! *L'itinéraire* ça m'aide à faire quelque chose, pas que pour moi, mais pour les autres. C'est important pour moi de représenter *L'itinéraire*. Et je veux que ce soit bien fait et proprement.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT JEAN COUTU SAINTE-CATHERINE EST / MORGAN

L'écriture thérapeutique

Avec L'itinéraire, j'ai appris à me découvrir. J'ai compris pourquoi j'avais des problèmes dans mes études lorsque j'étais jeune. Je trouve que l'écriture dans le journal est thérapeutique. Je suis camelot depuis 11 ans, j'ai commencé à écrire il y a 10 ans. Ça m'a appris que j'avais peur de m'exprimer à cause de problème de surdité. Mais quand j'ai commencé à écrire, mes clients m'ont encouragé. Ça m'a aidé à sortir de ma coquille. Je ne vis pas en vase clos avec le câble puis la TV. Je suis camelot, je vends *L'itinéraire*, j'ai la Moisson, de l'aide et il n'y a pas d'autre pays dans lequel j'aimerais vendre *L'itinéraire*.

BENOIT CHARTIER

CAMELOT IGA PLACE FRONTENAC ET MÉTRO RADISSON

S'exprimer et faire réfléchir

Tu sais, la drogue ca renferme. L'intérêt d'un journal de rue est que ça t'aide à sortir de ta coquille. Quand je suis sorti de cure de désintoxication, je me suis dit que je commençais une nouvelle vie. L'itinéraire m'a alors permis à. Puis, tranquillement, j'ai commencé à écrire. Quand je rédige j'ai deux objectifs : m'exprimer et faire réfléchir le monde sur ce que j' cris. Après, j'échange avec mes clients et ça m'enrichit. Les politiciens s'expriment souvent, mais nous, non ! Alors, les journaux de rue font découvrir une facette différente de la société. Par exemple, le fait que ce n'est pas parce que tu vends *L'itinéraire* que t'es itinérant.

GA TAN PRINCE

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Redonner un sens à sa vie

J'ai été initié à l'écriture par un ancien de la rédaction. Je lui ai raconté mon histoire puis, j'ai commencé à écrire. Au cours des années, le magazine a pris une importance différente. Parce que vendre ou écrire dans le magazine, ce n'est pas juste une source de revenu. Tu collabores à la mission de L'itinéraire qui est de sortir les gens de la rue. Après 40 ans de travail, je me suis retrouvé à ramasser des canettes dans la rue, mais quand t'es   la rue tu perds tes repères. Avec le magazine, tu reviens en société, tu regagnes tes valeurs, ton autonomie. Tout ce que j'ai fait en travaillant pendant 40 ans, ce n'est rien à côté des 10 dernières années. L'itinéraire  a donné un sens à ma vie.

YVON MASSICOTTE

REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

Participer à l'intégration sociale

  l'Accueil Bonneau, on dit qu'à force de côtoyer l'itinérance, on ne la voit plus. Je suis arrivé il y a 22 ans à L'itinéraire et le magazine permet de rappeler que oui, ça existe toujours l'itinérance.   l'époque, j'étais sur le trottoir. C'est à ce moment que j'ai entendu parler de *L'itinéraire*. J'ai tout de suite cru au projet.  a m'a beaucoup aidé et ça m'aide toujours. La plupart des camelots perçoivent *L'itinéraire* comme un moyen de revenu. Mais c'est plus que  . Un journal de rue comme *L'itinéraire*,  a participe à la réintégration sociale des personnes. Parce que veut, veut pas, après un an dans la rue tu commences à voir des effets physiques, et au bout de cinq ans, t'es déconnecté. Avec la vente du magazine, tu r apprends   gérer ton argent. Parce que tu dois acheter ton journal pour pouvoir le vendre.

MICHEL GOUDREAU

CAMELOT SAINTE CATHERINE / PARTHENAIS

 crire pour s'affirmer

Quand on écrit dans un journal de rue, c'est pour s'en sortir. C'est important parce que ça permet aussi de faire prendre conscience qu'il existe de l'itinérance invisible. Quand j'ai débuté à L'itinéraire, je n'osais pas écrire. Mais quand j'y suis arrivée et que j'ai vu pour la première fois ma photo dans le magazine, j'ai eu un d clit. Je me suis aperçue qu'un journal de rue permet de raconter son vécu, de dire qui tu es, de s'affirmer. Quand j'écris,  a me permet tout  , mais aussi de découvrir certains de mes talents comme la poésie...

MANON FORTIER

CAMELOT HONORÉ-BEAUGRAND ET VILLAGE CHAMPLAIN

Casser les préjugés

Avant tout, un journal de rue c'est un salaire potentiel. C'est aussi une aide, socialement. Parce que tu rencontres des gens, tu développes des stratégies en vendant le magazine. C'est aussi une occupation qui aide à sortir de la consommation, de l'itinérance. Puis, écrire dans le magazine m'apporte une fierté intellectuelle.  a permet de donner des conseils et de montrer aux gens à quel point j'ai envie de m'en sortir. C'est pour ça que j'écris des mots de camelots, pour que les gens nous perçoivent d'une autre façon, qu'ils ne nous regardent pas tous comme des drogués. C'est pour casser les préjugés.

STEVE SAINT-YVES

CAMELOT MÉTRO RADISSON

Se faire un réseau

Beaucoup de personnes pensent que c'est à cause de la drogue ou de la boisson que l'on se ramasse à L'itinéraire. En fait, y a plein de choses parall es à ces raisons ! Alors écrire aide à faire connaître ton histoire pour casser les préjugés. Par exemple, dans mon cas, trois de mes logements sont passés au feu en six ans. C'est ce qui m'a fait aller à la Maison du Père. En plus d'écrire, vendre *L'itinéraire* permet de rencontrer des gens et de se faire un réseau de bonnes connaissances. J'ai eu des *plugs* pour des jobs grâce à  a. Puis, je préfère  a plutôt que de qu ter.

DANIEL PRINCE

CAMELOT MONT-ROYAL / FABRE



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

Une révolution près de chez vous

Mairie de Barcelone, 23 juillet 2015. Des agents municipaux retirent le buste de Juan Carlos 1^{er}, ancien roi d'Espagne, de la salle du conseil municipal. Le premier adjoint au maire de la ville, Gerardo Pisarello, justifie son geste par la nécessité de se débarrasser de la « surreprésentation symbolique » de la monarchie au cœur de l'espace de pouvoir dont il est en partie responsable. Cet événement n'est pas anecdotique. Il s'inscrit dans un vaste mouvement de reprise en main du pouvoir politique au niveau des municipalités un peu partout en Espagne et préfigure peut-être d'une transformation plus profonde et plus généralisée de la politique un peu partout dans le monde.

L'histoire est racontée par le journaliste français Ludovic Lamant dans son plus récent livre, *Squatter le pouvoir : Les mairies rebelles d'Espagne* (LUX éditeur, 2016). Son enquête – passionnante et instructive – relate essentiellement les événements de 2014-2015 qui ont mené à l'élection de gouvernements régionaux contestataires de l'ordre établi.

Le maire de Montréal, Denis Coderre, clame sur toutes les tribunes que la vie politique du 21^e siècle appartiendra aux villes. Il serait avisé de sa part de mieux connaître l'histoire des *mairies rebelles* espagnoles car cette vie politique pourrait être bien différente de celle qu'il envisage.

Comme citoyens, nous avons souvent l'impression, à tort ou à raison, de n'avoir que très peu d'influence sur la vie politique. Nos élu-es semblent peu accessibles, quand nous ne nourrissons pas le sentiment que leur réel pouvoir ne pèse que très peu par rapport aux lobbys et aux intérêts particuliers des puissants. Les institutions comme l'Assemblée nationale en imposent ; non seulement semblent-elles loin de nos préoccupations quotidiennes, la complexité de leur fonctionnement est telle que nous ne nous y retrouvons pas.

Ce que les Espagnols ont réussi, lors des élections municipales de 2015, c'est d'investir les conseils municipaux des principales villes du

pays en envisageant des politiques publiques et des manières de faire radicalement opposées au statu quo. Bien plus, les femmes et les hommes qui investissent ces « mairies rebelles » ont comme projet de transformer radicalement les institutions politiques municipales.

Échelle régionale

Voilà probablement la plus importante leçon de leur élection. Ils sont conscients que les paliers nationaux et supranationaux ne sont plus le lieu de pouvoir où il est possible de transformer profondément le cours des choses. L'expérience de la Grèce depuis la crise de 2008 le démontre bien : le peuple grec a élu un parti très marqué à gauche, qui s'opposait fermement aux diktats de l'Union européenne mais n'a pas réussi, en bout de piste, à changer grand-chose à leur bien-être, loin s'en faut. En choisissant l'action politique à l'échelle régionale, ils ont fait le pari que le véritable moyen d'avoir un impact sur la vie quotidienne du peuple passe par le pouvoir de proximité. Reste à savoir s'ils réussiront concrètement à le faire.

Reste que nombre de transformations politiques et sociales majeures ont historiquement pris racine au cœur des villes, quand ça ne sont pas de véritables révolutions. La Commune de Paris de 1871 en est un exemple, même si son impact à long terme fut mitigé. Lamant nous rappelle dans son livre que la chute du roi Alphonse XIII en Espagne, qui a laissé la place à la Seconde République, trouve sa source dans les élections municipales du 12 avril 1931. En retirant le buste de Juan Carlos 1^{er} des mairies, est-ce que les Espagnols sont en train de réitérer l'exploit ? L'histoire le dira.

Une chose semble cependant acquise. Le peuple espagnol a montré que le changement politique semble beaucoup plus accessible au sein des gouvernements régionaux. Si nous désirons une véritable politique de la ville pour le 21^e siècle, n'en déplaise au maire Coderre, il faudra que ce soit la société civile qui investisse le pouvoir municipal, et non pas les partis traditionnels. ■

L'ITINÉRAIRE

Nouveau !



Instagram





Plan de lutte à la pauvreté

Besoin d'un changement d'approche

L'itinérance n'est pas qu'un problème de pauvreté, mais est toujours un problème de pauvreté. Sans se réduire à la question de la pauvreté, l'itinérance y est intimement liée. C'est pourquoi le RAPSIM est engagé depuis longtemps dans la lutte à la pauvreté à Montréal. C'est aussi l'approche de la Politique nationale de lutte à l'itinérance, adoptée en 2014, qui identifie la pauvreté comme l'un des facteurs sociaux à l'origine de l'itinérance. Le gouvernement y reconnaît qu'il est essentiel d'agir sur le champ pour prévenir et réduire l'itinérance et qu'il faut pour cela des actions en matière de logement, santé et services sociaux, revenu, éducation, insertion sociale et professionnelle et de cohabitation sociale.

En ce début d'année, les attentes sont grandes face au gouvernement du Québec qui s'appête à sortir son 3^e Plan de lutte à la pauvreté. Dans un contexte d'austérité, ce plan est une occasion de rompre avec les coupes budgétaires qui affectent directement les populations en situation de pauvreté. C'est pourquoi il est primordial qu'il prévoie des actions structurelles visant à prévenir et réduire la pauvreté, et par là même les risques et situations d'itinérance. Voici quelques mesures qui devraient faire partie du prochain plan gouvernemental :

- Une révision de la fiscalité afin de favoriser une plus grande répartition de la richesse, de réduire les inégalités tout en assurant un financement adéquat des services publics et programmes sociaux ;
- Le maintien et l'augmentation du financement dans le logement social qui permet d'agir en prévention de la pauvreté et de l'itinérance ;
- L'accès pour toutes et tous à un revenu décent, par un rehaussement des prestations d'aide sociale, des moyens facilitant l'accès au chèque d'aide sociale pour les personnes itinérantes, de même qu'une amélioration des revenus de travail ;
- Une hausse du salaire minimum ;
- Le développement de programmes d'insertion socio-professionnelle adaptés aux réalités des personnes itinérantes.

Dans un contexte où l'itinérance prend de l'ampleur et se complexifie, le gouvernement doit garantir le déploiement de

sa Politique nationale en itinérance, mais aussi s'assurer de faire des choix politiques cohérents avec ses engagements en matière d'itinérance. L'adoption récente du projet de loi 70, en précarisant davantage les personnes qui feront une première demande d'aide sociale, entre en contradiction avec la volonté de réduire ou de prévenir l'itinérance. Il est donc primordial que le prochain Plan de lutte à la pauvreté témoigne d'un changement d'approche et propose des mesures favorisant l'accès à un revenu décent, le droit pour toutes et tous à la santé, l'éducation et au logement. Ce Plan devra permettre d'avancer vers plus d'égalité et de justice sociale et l'accès aux droits fondamentaux pour les personnes en situation de pauvreté et celles en situation d'itinérance. ■

Le Règlement à venir sur la réforme de l'aide sociale

Les prochaines semaines seront marquées par la sortie du Règlement qui fera suite à l'adoption du projet de loi 70 (loi 25) sur la réforme de l'aide sociale. Déposée en novembre 2015, cette loi prévoit que toute personne faisant une première demande d'aide sociale n'ayant pas de contrainte à l'emploi doit intégrer un programme visant à la remettre rapidement sur le marché du travail. Si les personnes répondent aux attentes du programme, elles recevront une bonification de leur chèque. Sinon, des coupures seront appliquées.

Inquiet des conséquences possibles de ce projet de loi sur les personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être, le RAPSIM s'est joint à la Coalition Objectif Dignité à l'hiver 2016 pour demander son retrait et l'adoption d'une approche volontaire et incitative plutôt que coercitive envers les personnes sans emploi. Malgré les mobilisations, la loi a été adoptée en novembre 2016. Le Règlement d'application de cette loi sera publié par le gouvernement cet hiver. Il précisera le montant des coupures à l'aide sociale, les obligations pour les prestataires et les modalités d'application de la réforme.

RAPSIM

 Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



POÉSIE

PAR ROSE
CAMELOT BEAUBIEN /
DE LORIMIER

L'espoir d'une rose

Mon nom d'artiste est Rose, ce qui représente un mélange de rouge pour la passion et de blanc pour la pureté. À l'occasion de la Saint-Valentin, j'aimerais vous partager ces quelques vers. Joyeuse fête à tous les amoureux et à tous les orphelins. L'amour existe, il n'est pas très loin.



ILLUSTRATION : ROSE

Et si un jour...

*Si un jour j'écrivais la plus belle chanson d'amour
Je te dirais que ton sourire mérite vraiment le détour
Que ton petit air réservé me fait chavirer
Et que tes yeux profonds connectent avec mes vibrations*

*Je t'avouerais que si tu mourais, je mourrais à l'intérieur
Que nos échanges sont un privilège à mon cœur
Que tu es ma flamme qui grandit dans un feu passionné
Et que mon âme est bénie de pouvoir te contempler*

*Je t'exprimerais une explosion de sensualité
Avec la chaleur de mon émotivité
Je te fredonnerais je t'aime au clair de lune
Jusqu'à l'aube en t'attendant sur les dunes*

*Je te chuchoterais que tu es mon secret mignon
Le Big Bang d'une relation pleine de frissons
Je te chanterais de vraies belles chansons
Si un jour je sortais de mon cabanon*

Et si un soir...

*Si un soir j'imprimais les plus beaux mots de cette Terre
Je les enroulerais dans un grandiose parchemin
Je te les enverrais par une bouteille à la mer
Espérant que tu la trouves échouée sur ton chemin*

*Si pourvue d'un papier peint bleu poudre
Je te dessinais ma pulsation cardiaque
Frappée par la magie de la foudre
Électrisée par l'ensemble de tes actes*

*Si un soir l'hirondelle te livrait la romance
Un refrain transporté par les sens
Des couplets guidés par la transparence
Un sonnet débordant de luminescence*

*Si en cette soirée on s'attardait
À chaque accent, à chaque guillemet
À chaque parenthèse et virgule
De cette PASSION en lettres majuscules*

Et si une nuit...

*Si une nuit j'escaladais des montagnes
Jusqu'à Venise, jusqu'en Espagne
Pour t'offrir des diamants étoilés
Et admirer les astres à tes côtés*

*Si à l'obscurité, je goûtais à ton rhum
Et effleurais ta chevelure à l'allure d'un bum
Je me camouflerais en sourdine dans ton verger
Pour en cueillir les bourgeons dans les cerisiers*

*Je t'offrirais le plus amoureux des présents
En te débarrassant mon attachement
Je te ferais le plus généreux bouquet
Des roses bleues, des roses sans regret*

*Si en cette nuitée, je te demandais
D'être ta Joconde au siècle qui naît
Je voudrais être ta peinture à jamais
Une toile originale, une vraie*

Et si aujourd'hui...

*Si aujourd'hui plus rien n'a d'importance
Que les pages de notre amour commencent
Qu'aucun meurtrier ne puisse tuer cette joliesse
Qu'aucun voleur ne puisse voler cette richesse*

*Si aujourd'hui le vent murmure ton prénom
Submergé par la bourrasque des sons
Je dévore ta frimousse à la brise du nord
Écoutant les fontaines en harmonie sonore*

*Si maintenant mon cœur bat tel un souffle de bébé
Vulnérable et fragile comme une feuille de papier
Propulsée à l'orage et déchiffronnée
Tu es l'encre de ma plume retrouvée*

*Si aujourd'hui nos esprits se croisent la peau
Et que le destin nous réunit de nouveau
Mon cœur se battra pour ton amour
Il attend simplement le bon jour*

XXX

DOCUMENTAIRE

PAR ROBERT MÉNARD
CAMELOT MÉTRO MONK

L'érotisme et le vieil âge, de Fernand Dansereau

Le sexe n'a pas d'âge

Jeune, je regardais les gens de 65 ans et plus et je me disais « Ce sont des vieux ». Mais à présent, je franchis la soixantaine. Je revisite des chansons comme : *Hier encore, j'avais 20 ans*. Ça me touche. Alors, je regarde l'horloge et j'appréhende un futur sans « elle ». Par bonheur, j'ai eu une bouffée d'espoir lorsque j'ai visionné le nouveau documentaire de Fernand Dansereau : *L'érotisme et le vieil âge*.

Un documentaire rassurant

Ce qu'il y a de rassurant à l'écoute de *L'érotisme et le vieil âge*, c'est d'en conclure que la sexualité triomphe sur l'âge. Par contre, il s'exerce une mutation. Les couples méditent plus sur la question : qu'est-ce vraiment qu'aimer ? On apprend à mieux se connaître, on passe des après-midis ensemble. Et bien que la sexualité subsiste, elle ralentit et se détache de la performance. Elle suscite une recherche de l'union des âmes plutôt que des corps.

Si ce film parle de nos aînés, il ne dégage pourtant aucune sévérité et l'ambiance n'est teintée ni de gris ni de monotonie. Bien au contraire ! Il défile tout au long du documentaire des récits de vies amoureuses qu'on a plaisir à écouter. Il est à noter que ce documentaire ne se veut pas pédagogique. Il s'adresse aux deux sexes, jeunes et moins jeunes. Personne ne sera dépaycé !

Autour d'une table s'échangent des points de vue, se confrontent les mœurs québécoises d'hier et d'aujourd'hui. Ce film donne à penser que le temps où le clergé dictait les consciences est révolu. À présent, « la chose » n'est plus perçue comme avant, le plaisir est un droit et non plus un péché.

J'ai trouvé ces romances contagieuses. Je croyais mon avenir plus noir que ce qui est présenté. Je ne sais pas si je vivrai ce genre d'amour, mais les nuages planent certainement dans un ciel plus bleu avec un être à chérir.

Malgré toute notre bonne volonté, nous nous livrons, dans nos sociétés, une lutte de tous les instants. Tout est prétexte au combat

et nous subissons la loi du plus fort. Moi, le soir venu, je me couche à l'écoute d'un blues et je ferme les yeux. Dans mes rêveries, je me transforme en loup, au son des plaintes des guitares, et je me surprends à hurler à la lune pour qu'une compagne me délivre de ma solitude. Peut-être trouverai-je, avec « elle », l'occasion d'hisser le drapeau blanc, de desserrer les dents et les poings, de retirer mon armure pour enfin redire, au travers d'un effluve de caresses, je t'aime. ■►



L'érotisme et le vieil âge

Canada, 90 min.

Date de sortie : 10 février 2017
Réalisation : Fernand Dansereau
Production : Jacques W. Lina
et Marie-Pierre Corriveau
Avec : Janette Bertrand,
Louise Portal, Jacques Hébert,
Édith Fournier, Michel
Carbonneau et Jean Beaudin

« Vieillir s'annonce comme l'une des expériences les plus exigeantes mais aussi les plus passionnantes de ma vie. »

Fernand Dansereau

60 ans de carrière

PAR ROBERT MÉNARD ET KARINE BÉNÉZET

Nous avons rencontré Fernand Dansereau, scénariste québécois dont la carrière s'étend sur plus de 60 ans. À 88 ans, il nous parle de son dernier documentaire *L'érotisme et le vieil âge* qui s'intéresse aux personnes âgées sous un angle très peu abordé au cinéma.

Vos deux derniers documentaires exposent différents aspects du vieil âge. Quelles raisons vous ont poussé à traiter ces sujets ?

Je vieillis moi-même. Le vieillissement, ça me pose des questions quotidiennes auxquelles j'essaie de trouver des réponses. Je me dis des fois que je pose des questions pour les autres aussi et c'est intéressant de les partager.

La sexualité et l'érotisme chez les personnes âgées semblent des sujets tabous dans nos sociétés. Diriez-vous que la mentalité du Québec est en retard ou en avance sur cette question ?

J'ai été surpris pendant le tournage parce que les gens m'ont beaucoup parlé d'eux, alors que je m'attendais à rencontrer plus de pudeur. Mais le temps fait son travail. En 50 ans, la conscience et la parole se sont beaucoup libérées. De nombreuses personnes m'ont fait des confidences parfois étonnantes. Je suis très content parce que ça m'a aidé pour le film et ça semble indiquer une véritable libération au Québec.

Les témoins de votre documentaire sont assez à l'aise pour parler d'érotisme et de sexualité devant la caméra. Avez-vous été confronté à une réticence, qui ne figure pas dans le documentaire, de la part de monsieur et madame Tout-le-monde pendant le tournage ?

Il y a des gens assez connus que j'ai approchés et qui m'ont dit : « non, mon public ne l'accepterait pas » et souvent, ce qui m'a été dit

Fernand Dansereau a réalisé une cinquantaine de films de court et long métrage. Il en a produit presque autant. Journaliste à *La Tribune* de Sherbrooke en 1950, puis au *Devoir* à Montréal, il entre à l'Office national du film du Canada (ONF) et deviendra l'un des instigateurs du Groupe de recherches sociales de l'ONF en 1966. C'est sous sa gouverne que naîtra la révolution du cinéma direct. Ses films *Saint-Jérôme* et *Tout l'temps, tout l'temps*, tout l'temps auront un profond impact autant sur le milieu québécois que sur le cinéma.

Aperçu des principales œuvres

2016 : *L'érotisme et le vieil âge*

2012 : *Le vieil âge et le rire*, Prix du public au Rendez-vous du cinéma québécois et prix « Coup de cœur » de l'Association des propriétaires de salle du Québec

2010 : *Les porteurs d'espoir*, prix du Jury jeune du Festival d'éducation d'Évreux (France)

2009 : Prix Jutra Hommage

2007 : *La brunante*

2005 : Prix Albert-Tessier pour l'ensemble de sa carrière

1984 : *Le Parc des braves* (télévision).

1970 : *Tout l'temps, tout l'temps*, prix Grierson de l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision (1977)

1963 : *Pour la suite du monde*

1962 : *Bûcherons de la Manouane*

1961 : *Golden Gloves*

1959 : *La canne à pêche*

1956 : *Alfred J.*

c'est : « moi je suis capable, mais pas ma compagne ou mon compagnon et je ne peux pas en parler sans l'impliquer, alors je vais devoir m'abstenir ». Mais je dirais que c'est une minorité. Sur l'ensemble des gens que j'ai approchés, il y en a peut-être sept ou huit qui m'ont dit ça. Le reste, ça a été relativement facile. J'ai été surpris de la candeur avec laquelle les gens parlaient. Puis, lors des entrevues

dans la rue, là aussi j'ai été surpris. Le tabou qu'on anticipait, chez les plus jeunes en tout cas, n'était pas là. Chez les gens un peu plus âgés je pense qu'on peut le dire, il y en a encore des traces. Ce qui arrive, c'est que les gens d'un certain âge ont subi l'enseignement de l'Église catholique à l'époque de la Grande Noirceur. Ils ont découvert la sexualité alors qu'on leur disait que c'était un péché. Pour cette génération-là, il y a beaucoup plus d'hésitations. Mais on sent que les plus jeunes ont échappé à cette espèce de culture générale au Québec, et heureusement.

Pour la plupart des individus, les relations sexuelles appartiennent à la sphère privée. Dans un cadre institutionnel, comme les résidences pour personnes âgées, pensez-vous qu'il est important d'encadrer par des règlements la vie privée des personnes âgées ou devrions-nous tout simplement ne pas nous en occuper ?

Ce n'est pas possible de ne pas s'en occuper parce qu'à ce moment-là, il y aurait toutes sortes de débordements possibles ; des messieurs qui iraient trop loin avec des vieilles dames, par exemple. Des choses comme ça, personne ne les souhaite ! Ce que l'on m'a raconté et ce que j'ai vu, c'est qu'il se passe une grande évolution dans les institutions d'accueil des personnes âgées. Il y a plus de cinq ans, ce souci-là était inconnu. Tout se passait en dessous de la couverture et c'était réglementé en secret. Aujourd'hui, la plupart des institutions s'efforcent de développer une politique. Ça peut varier d'une institution à l'autre. Les meilleures que j'ai vues essaient de favoriser les rencontres amoureuses dès lors qu'il n'y a pas de violence faite à la personne et tant que les familles sont d'accord. C'est une chose qui est en évolution si je comprends bien, mais ce n'est pas encore tout à fait au point.

Quelles étaient vos intentions en réalisant ce documentaire ?

C'est un peu la même chose que je fais dans tous mes films. Je pars d'une question qui m'interpelle. Puis, je me sers du processus cinématographique pour la clarifier. Puis, partager ce que je trouve est un de mes objectifs. À la fois ce que je trouve de positif et ce que je trouve de négatif. Partager avec les autres c'est, d'une certaine façon, une manière de me rendre moi-même heureux. Il y a des gens qui m'ont dit que le film semblait prêcher une certaine

résignation qu'ils n'étaient pas prêts d'accepter. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Résignation et acceptation, c'est très différent.

Vous attendez-vous à de vives réactions, positives ou négatives après la sortie du film ?

Ça, je ne le sais pas ! C'est sûr que quand on touche à la sexualité, c'est comme mettre la main sur un fil électrique à haute tension. On ne sait pas quelle réaction ça peut provoquer.

Ce documentaire s'adresse-t-il à un public en particulier ?

Non, mais c'est évident que les plus jeunes ne trouveront pas vraiment de grand intérêt à écouter ce film. Enfin, j'espère ! Mon plus jeune fils à 20 ans, puis quand je lui ai montré une copie du montage, il m'a félicité, mais je sentais qu'il ne courrait pas des kilomètres pour aller voir ce film-là.

Avec tout ce travail de réalisation, d'écoute de témoignages, votre propre perception a-t-elle évoluée ?

Le film m'a fait découvrir que ce qui est important dans une bonne vie sexuelle dépend vraiment de l'amour. À partir du moment que l'on a des sentiments amoureux, l'éclosion d'une sexualité satisfaisante est possible tout comme un autre type aussi, plus de l'ordre de la caresse érotique que de la performance. Mais s'il n'y a pas l'amour, rien ne se passe. L'amour, c'est être tellement intéressé par l'autre qu'on a le goût d'en prendre soin. Et sa présence nous rend plus heureux, content et illumine tellement la journée qu'on a le souci de rester en bonne et étroite communication avec l'autre.

Pensez-vous continuer la série de documentaires sur le vieil âge dans un futur proche ?

Je ne sais rien faire d'autre que du cinéma. C'est un métier fantastique qui me tient toujours en haleine. Je ne me suis jamais ennuyé. Disons que si j'étais décédé, je me dirais que l'essentiel de ce que j'avais à dire a été dit. Mais j'aimerais faire un autre film. Je suis assez fou pour ça ! Cette fois se poserait la question de la quête du sens. Est-ce qu'il y a moyen d'avoir une spiritualité en dehors de la religion ? Est-ce qu'on peut trouver une spiritualité qui éclaire les angoisses de vieillesse ? ■



EXTRA

Découvrez la vidéo
de l'entrevue sur
itineraire.ca/extra

DOCUMENTAIRE

PAR JEAN-GUY DESLAURIERS
CAMELOT PROMENADE MASSON

deslauriersjeanguy7@gmail.com

Le Chantier des possibles, d'Ève Lamont

Quand un quartier lutte contre l'embourgeoisement

Confrontée à la montée massive de condominiums de luxe qui font le profit des géants de l'immobilier sans scrupules, la population de Pointe-Saint-Charles se mobilise et s'oppose catégoriquement à l'exclusion sociale et à la gentrification de son quartier. Dans son documentaire, Ève Lamont rend hommage à ces personnes qui militent pour des conditions de vie justes et pour la sauvegarde de leur patrimoine.

Pour les requins de la finance, les spéculateurs et les géants de l'immobilier, sa proximité avec Griffintown et le centre-ville de Montréal fait de Pointe-Saint-Charles une terre de prédilection pour le développement de condominiums de luxe. Ce quartier riche de son histoire, « La Pointe », comme ses gens aiment si communément l'appeler, est menacé de voir son patrimoine complètement disparaître.

Dans un élan de solidarité et dans le but de freiner les bulldozers qui grondent et les grues qui ronronnent tout en hauteur entre ciel et terre, les citoyens se mobilisent et une coalition s'organise.

Déjà des milliers de condos

C'est ce que relate Ève Lamont dans son dernier documentaire *Le Chantier des possibles*, qui nous présente ce quartier aux prises avec des transformations jamais vues auparavant. Sur cette terre patrimoniale, des milliers de condos de luxe ont déjà été construits ou vont l'être prochainement.

Bien avant l'arrivée des Européens, il y avait Teontiakon, nommé ainsi par les autochtones, signifiant « points de l'île ». C'était il y a bien longtemps. Sur ces terres sauvages propices à l'agriculture, à la pêche et également à la chasse à la loie sauvage, Anglais, Irlandais et Écossais d'outre-mer s'installèrent en grand nombre. Ce territoire marécageux du Sud-Ouest conserva son nom amérindien jusqu'à la fondation de Montréal en 1642. Charles LeMoynes se vit alors octroyer cette terre, qui prit son nom en son honneur.

Peu de temps après la fondation de Montréal, Pointe-Saint-Charles fut prise en charge par diverses communautés religieuses. Les Sulpiciens y établirent la ferme Saint-Gabriel en 1659. Marguerite Bourgeoys, de la congrégation Notre-Dame, y logea les Filles du roi.

En 1737, les Sœurs de la Charité, fondée par Marguerite d'Youville, se joignirent à ces communautés.

La Pointe connut également son apogée et devint le plus important secteur industriel de Montréal et du Canada. Malheureusement, la crise des années 1930, comme un ouragan en plein délire, détruisit et étouffa la vie économique du quartier. La population passa de 30 000 en 1931 à 13 000 en 1991.

Une terre de luttes sociales

Dans ce quartier, le plus défavorisé de Montréal, les résidents font depuis toujours preuve de ténacité, d'audace et de persévérance dans la défense de leurs droits, de leurs conditions de vie, de leurs richesses historiques et de leurs identités. Dès les années 1960, le mouvement social s'intéresse aux soins de santé, au transport et au logement. La première clinique communautaire du quartier est à l'origine de l'implantation des CLSC à l'échelle du Québec.

Aujourd'hui, le collectif propose que les anciens bâtiments du Canadien National soient remis à la communauté et qu'ils soient transformés en logements sociaux et en coopératives d'habitation. Il en sera toutefois autrement. Le CN cède ses bâtiments au groupe promoteur MAC pour un dollar en échange d'une promesse de décontamination des terrains. Le collectif demande que le bâtiment 7 leur soit remis une fois décontaminé en plus d'un million de dollars pour entreprendre la première phase de colmatage et de réfection du bâtiment. Que deviendra ce projet ? Difficile de se prononcer, devant la lenteur des décideurs, et la longue partie de balle entre administrateurs, promoteurs et bureaucrates.

Les résidents aimeraient, entre autres, y implanter un centre de la petite enfance, des ateliers pour artistes, une microbrasserie, un café pour la jasette, des jardins communautaires, ainsi que des espaces de travail partagé et de réinsertion.

Après avoir passé les dix dernières années à documenter la complexité des événements et des revendications des citoyens de Pointe-Saint-Charles, Ève Lamont nous livre une série de témoignages percutants et illustre très bien le pouvoir de détermination et de résilience d'un peuple qui ne baissera jamais les bras. ■►



Ève Lamont

Cinéaste militante

Traduite en justice puis emprisonnée à plusieurs reprises pour ses opinions politico-sociales, jamais la réalisatrice n'abdiquera devant la menace et le statu quo. Elle continuera de défendre ses valeurs et ses convictions les plus profondes et demeurera de plus en plus engagée.

Très jeune et déjà rebelle, Ève Lamont exprime son désaccord avec l'injustice et les inégalités sociales. Issue d'une famille quelque peu dysfonctionnelle, d'une mère féministe progressiste de gauche et d'un père capitaliste de droite (ce qui pourrait en quelque sorte expliquer le divorce de ses parents), elle quitte son Hull natal pour la grande ville et s'inscrit au cégep Montmorency à Laval. Quelques années plus tard, elle suit des cours de sociologie et de communication à l'UQAM pour mieux saisir les rouages, la mécanique et la complexité des systèmes sociétaux.

Changer nos mentalités

Parmi les causes qui lui tiennent à cœur, il y a l'environnement. Elle se dit très en colère contre l'inaction de nos décideurs. « *C'est sûr qu'individuellement, il faut faire notre part. Riches comme pauvres. La première chose, c'est que nous devons tous changer notre mentalité face à la consommation excessive. Nos gouvernements pourraient également faire la différence. Il suffirait de mettre en place une politique ferme sur nos habitudes de surconsommation et décourager le gaspillage.* »

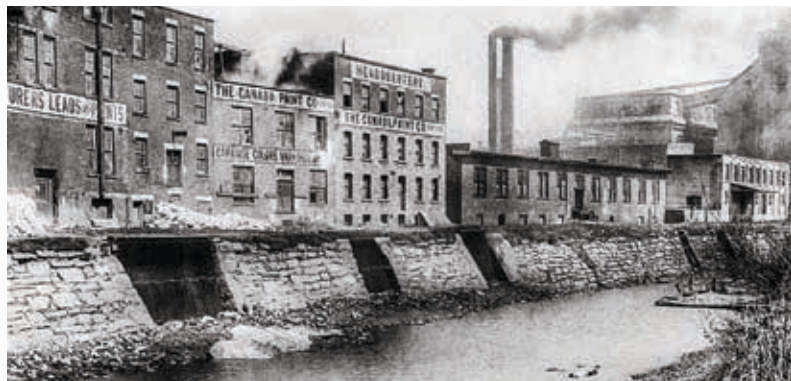
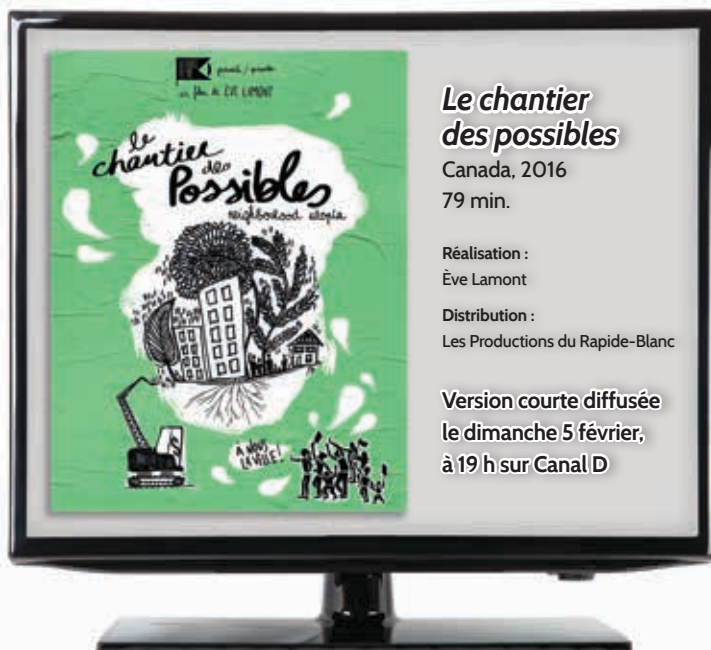
Dans les années 1980, elle se joint au Regroupement autonome des jeunes qui revendiquent leurs droits à la parité de l'aide sociale et à la sécurité financière. Elle défend aussi le droit des femmes, le droit à l'avortement et à sa gratuité.

Pour Ève, les riches ne sont pas riches pour rien. Plus ils en ont, plus ils en veulent. Ils vont même jusqu'à « *crosser* » les impôts et à se cacher derrière les abris fiscaux, pénalisant ainsi les contribuables les moins bien nantis. Une dure réalité financière parfois difficile à absorber pour les familles modestes. « *Je suis tannée du mépris envers les assistés sociaux. J'te jure, ça vient me chercher. Ces gens-là, de l'autre couche sociale, nous leurrent et têtent la société. Ils déjouent le système en toute connaissance de cause, contribuent à nous diviser et en profitent pour ne rien ramener. Ces magnats de la société, finalement, ne rapportent pas grand-chose.* »

À force de manifs et de révoltes à contester toutes les inégalités qui caractérisent et meublent nos vies au quotidien, c'est devenu évident pour Ève que le message ne passe pas de manière significative. Il s'agit alors d'assurer la diffusion de ses convictions à une plus grande échelle et de rejoindre le plus grand nombre possible de gens. D'où l'intérêt de porter les luttes à l'écran.

Son premier long métrage documentaire, *Méchante job* (2001), se veut une critique du travail salarié du point de vue des précaires et des assistés sociaux. Puis elle réalise *Squat!* (2002), qui relate l'histoire et le questionnement des mal-logés et des sans-abri du Grand Montréal... des gens complètement oubliés lors du fameux recensement incomplet de 2015. *Pas de pays sans paysans* (2005) va à la rencontre de citoyens et d'agriculteurs s'opposant à l'agro-industrie. La réalisatrice ne laisse personne indifférent avec *L'imposteur* (2010), qui met en avant des femmes qui combattent pour se sortir de la prostitution. Enfin, *Le Commerce du sexe* (2015) nous révèle les coulisses d'une industrie méconnue et d'un commerce d'exploitation des femmes des temps modernes.

Le plus difficile, dans tous ses projets, reste le financement : « *Je suis une femme, je suis militante et je fais du film documentaire engagé. Pour l'establishment, ce n'est pas du bon cinéma...* » Cofondatrice des Réalisatrices équitables, elle se dit toutefois satisfaite de l'accueil que lui réservent les médias et le grand public. ■



VIE DE QUARTIER

PAR MARIE RIOPEL
COLLABORATION SPÉCIALE



Promenade à LaSalle De l'eau au moulin

Robert Cavelier de La Salle

Lachine s'est séparée en deux municipalités en 1912, l'une adoptant le nom du fondateur du premier village Robert Cavelier de La Salle (1643-1687). Combien parmi nous peuvent dire sans broncher ce que cet original a accompli avant d'être tué d'une balle à la tête à 43 ans ? Il a mené une vie ahurissante ! Explorateur de la Nouvelle-France, il rêvait de trouver un passage vers l'Asie. En 1669, il vend sa seigneurie pour voguer vers son rêve dans les conditions misérables de son époque. Revenus bredouilles, lui et ses compagnons se verraient affubler du surnom « les Chinois » et on baptise le fief de la côte Saint-Sulpice « La Chine », un nom qui s'officialise en 1678. Après avoir obtenu la concession d'un important poste de traite qu'il renomme Fort Frontenac (actuel Kingston), il reçoit du roi Soleil ses lettres de noblesse. Il sillonne ensuite la région des Grands Lacs, avant de débiter l'exploration du Mississippi. Son périple fait de lui le fondateur de la Louisiane (nommée en l'honneur du roi) et les Français s'y installent, rejoints par les Acadiens déportés après la Conquête.

Assassinat de Cavelier de La Salle



Pôle des Rapides

L'hiver durant, la piste cyclable est empruntée par de multiples adeptes de ski de fond, de raquettes et de randonnée. Par ce parcours balisé, on peut se rendre à Verdun ou à Lachine pour garder la forme et prendre un bain de silence relatif. On en profite pour penser aux découvreurs du Nouveau-Monde qui y passaient pour éviter les rapides. Les plus aventureux se meuvent sur une autre piste non entretenue menant à la presqu'île où reposent sous la neige des vestiges historiques qui nourrissent les songes.



Un moulin et du vent

Tous ceux qui longent le bord de l'eau aiment contempler le symbole de l'arrondissement : le Moulin Fleming. Illuminé de bleu durant l'hiver tout comme les lampadaires de la rive, son architecture anglo-saxonne le rend unique au Canada. On le doit à un jeune immigrant écossais William Fleming (1786-1860) qui a construit un premier moulin à vent en bois en 1815. Lorsqu'il se met à y moudre du blé, les Sulpiciens, seigneurs de l'île, n'entendent pas à rire. Comme il fait concurrence à leur monopole, ils lui intentent un procès jusqu'à la Cour d'appel du Bas-Canada. Après dix ans, les juges ne tranchent pas, c'est le statu quo. Les Sulpiciens lâchent prise et en 1827, Fleming fait construire l'actuel moulin en pierres. Lâissé à l'abandon vers 1891, le moulin est un brin retapé par la Fondation de la compagnie pharmaceutique Burroughs Wellcome en 1930. Ville de LaSalle acquiert le terrain et le moulin une quinzaine d'années plus tard et en fait un centre d'interprétation ouvert au public l'été.



Les Highlands du quartier

Fleming n'était pas seul Écossais à LaSalle ! Selon certaines sources, le premier noyau de maisonnettes construites a été nommé Highlands en 1892 par ses compatriotes ayant le mal du pays. Voisin du chemin de fer, des industries et du canal de Lachine, le quartier était commode pour ces ouvriers immigrants. La nuit tombée, le vent y transportait parfois de tristes airs de cornemuse.



LaSalle industriel

En passant par Saint-Patrick pour emprunter le pas très joli Pont Gauron (qui traverse le canal dès 1912-1913) on aperçoit une structure métallique qui ressemble à un voilier. Construite en 1928, c'est le convoyeur-grue LaSalle Coke, utilisé pour charger le charbon arrivant par bateau destiné à l'usine juste en face. Le bâtiment produisait mains et visages noircis, avec toux persistante due à l'échappement occasionnel de méthane.



PHOTO: CREATIVE COMMONS WIKIMEDIA

Chambre des vannes

Avec des yeux d'enfant, on peut voir un château dans la Chambre des vannes de l'aqueduc construit de 1947 à 1951 pour le Service des travaux publics de la Ville de Montréal. Encore utile, voire essentiel, le 8970, boulevard LaSalle sert à la régularisation du débit de l'eau.



Le temple Gurdwara

Impossible de rater les dômes dorés de ce temple sikh du 7801 de la rue Cordner construit par la communauté vers la fin des années 1990. Le Gurdwara est pour ces croyants une porte pour approcher Dieu. L'édifice est ouvert 24h/24 pour tout quidam qui a besoin d'un abri, d'un repos ou d'une bouchée. Des bénévoles cuisinent trois repas frais chaque jour, font du nettoyage et autres tâches.



Maison De Lorimier-Bélanger

Sise au 9603 boulevard LaSalle, la Maison De Lorimier-Bélanger a eu comme propriétaire un autre homme d'étoffe durant huit ans. L'Histoire n'a pas reconnu à sa juste valeur Claude-Nicolas-Guillaume de Lorimier (1744-1825) alias, Chevalier de Lorimier. Militaire, il dirige une troupe d'Amérindiens durant la guerre de la Conquête puis, se bat contre l'invasion américaine de 1775. Il sera aussi de la guerre de 1812 contre les États-Unis. Parlant couramment l'iroquois, il traverse le Lac Saint-Louis pour devenir agent résidant du département des Affaires indiennes à la réserve de Caughnawaga. Il y reste jusqu'à la fin de sa vie. Le 14 février 1837, le cultivateur François Bélanger achète la maison qu'il donne à son fils François-Xavier comme cadeau de noces deux ans plus tard, en 1839. Cette même année, le sort du petit neveu de Guillaume, Francis-Marie-Thomas-Chevalier de Lorimier, a enflammé notre mémoire, notamment comme héros du film de Pierre Falardeau, *15 février 1839*, portant sur la triste fin d'un Chevalier et de ses compagnons patriotes. Restée dans la famille Bélanger pendant 150 ans, la maison reconstruite en 1930 modifiée en 1992 sert toujours de résidence à des LaSallois.

Un CADRE aux images fortes

Un peu plus bas sur la même rue, au 7491, le centre d'action de développement et de recherche en employabilité (CADRE) s'est donné deux missions vénérables : il intègre au travail des personnes vivant des problèmes de santé mentale et aide les aînés et adultes en perte d'autonomie à demeurer à leur domicile aussi longtemps que possible. Ainsi encadrés, les visages qu'on y voit semblent tellement plus heureux.



PHOTO: CREATIVE COMMONS WIKIMEDIA

Un chalet

Lorsque j'étais jeune enfant et que je jouais chez mes parents, il y avait deux jeux que j'aimais : les blocs Lego et la pâte à modeler. Je me voyais construire une maison et aussi un village avec des rues. Quand je suis devenu adolescent, il y avait, dans la cour, des vieilles planches. Je me suis construit une cabane et j'y ai mis un poêle. J'y jouais avec mon frère.

Puis, un jour, mon oncle Léonce que j'aimais bien me demanda de l'aider à construire un chalet ; il était charpentier. Avec lui, j'ai tout appris de la construction : le solage, le montage de la charpente, la pose du cadre et des vitres des fenêtres, la pose du bardeau d'asphalte sur le toit, la pose de carreaux au plafond avec une brocheuse, la pose de tringles, faire des cadres de porte, poser des poignées de porte, construire les murs extérieurs et aussi couler le ciment pour les trottoirs.

Ainsi, mon père acheta un terrain au lac Saint-Joseph avec accès à la plage. Nous y allions pique-niquer en famille et parfois la parenté venait. J'allais me baigner et plonger au bout du quai qu'il y avait là-bas. À un moment donné, il décida de construire. C'est donc moi qui dus me servir de la connaissance que j'avais héritée de mon oncle pour ériger ce chalet.

RÉAL LAMBERT

CAMELOT LAURIER / LANAUDIÈRE

L'Amour

Aimons-nous les uns et les autres.

Aimons notre planète.

Aimons notre famille.

Aimons nos amis.

Aimons nos animaux.

Aimons la nature.

Aimons notre job.

Aimons notre domicile.

Aimons la vie.

Et aimons Dieu.

Personnellement, Dieu remplit mon vide intérieur et la nourriture vegan remplit mon estomac. J'aime la diversité et je suis compatissante envers les LGBT. C'est important pour moi, l'ouverture d'esprit. L'amour entre deux humains n'a pas de sexe. J'aime bien ma vie malgré mes hauts et mes bas. J'aime beaucoup l'organisme L'itinéraire qui m'aide en me donnant un emploi, de la nourriture et qui m'aidera à éventuellement trouver un logement abordable. Mon but cette année, c'est de renouer avec ma famille. Je n'appartiens à aucune institution religieuse. J'ai bâti mon propre autel dans ma chambre avec mes items spirituels et j'y ai inscrit mes valeurs donc j'ai ma propre spiritualité qui englobe toutes mes croyances personnelles. Je prends ce qui est bon et je délaisse ce qui ne me convient pas. S'il y a quelque chose que vous n'aimez pas dans votre vie, changez la situation. Et n'oubliez pas d'aimer votre prochain comme vous aimeriez être aimé. La vie c'est aussi facile que ça. Bonne Saint-Valentin à tous et merci à mes clients que j'aime.

MAXINE TIMPERLEY

CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE

Traduction féministe d'un discours religieux patriarcal

QPour m'amuser, j'ai traduit de l'anglais et librement adapté le texte du pasteur américain Joel Osteen, de la plus grande Église évangélique fondamentaliste américaine, sise à Houston Texas. Le texte original me met en colère car il résonne oppressant et dominant dans la bouche de ce chrétien fondamentaliste. Je me suis amusé à en changeant le mot « Dieu » par « Puissance supérieure », les mots « Il » et « Lui » par « Elle », et le mot « Père » par « Mère » ; le reste est du mot à mot.

« Déchargez-vous sur la Puissance supérieure de tous vos soucis car elle-même prend soin de vous, s'intéresse à vous aujourd'hui. Non seulement Elle vous aime et prend soin de vous, mais en plus, Elle s'occupe de tout ce qui vous concerne.

Si vous avez des soucis ou des inquiétudes concernant un domaine de votre vie : les finances, les relations, votre travail ou quoi que ce soit d'autre, sachez que votre Mère céleste sait déjà comment Elle va gérer ces problèmes pour vous. Son plan est bon et Elle veut se montrer forte en votre faveur.

L'écriture nous rappelle que si la Puissance supérieure s'occupe des lys des champs et des oiseaux du ciel, à combien plus forte raison prendra-t-elle soin de vous !

Prenez la décision aujourd'hui de vous décharger sur Elle de vos soucis, en choisissant de croire qu'Elle va s'occuper de vous. Refusez de vous appesantir sur vos problèmes et ne laissez pas vous ravir votre paix et votre joie une seconde de plus. Choisissez plutôt de méditer la parole de la Puissance supérieure et de confesser ses promesses dans votre vie.

Au fur et à mesure que vous rejetterez tous vos soucis sur Elle, vous expérimentez sa paix et sa joie, et vous connaîtrez la vie de bénédiction qu'Elle a en réserve pour vous.

Une prière pour aujourd'hui : Mère céleste, merci parce que tu prends soin de moi. Je choisis aujourd'hui de te remettre tous mes soucis et de croire que tu travailles en coulisse en ma faveur. Je te bénis et te glorifie maintenant. »

Bien sûr, je n'ai foi en rien de surnaturel, vous avez peut-être deviné que j'imagine ici la Puissance supérieure comme la nature. Le texte se transforme ainsi en quelque chose de beau et inspirant, même s'il ne demeure qu'une simple construction trafiquée de l'esprit humain.

YVES MANSEAU

CAMELOT À SAINT-JÉRÔME



Les camelots de L'itinéraire ne sont pas tous des itinérants, loin de là. Oui, c'est vrai, quelques-uns vivent encore dans la rue. Oui, c'est vrai, plusieurs n'ont pas de logement à eux. Mais la plupart ont un toit aujourd'hui, bien que leur situation financière reste précaire et que la rue n'est jamais loin.



Gaétan

Gaétan Prince vend le magazine au métro Bonaventure et sur la rue Masson. « *Souvent, on me demande si j'ai une place où demeurer, dit-il. Comme on travaille à L'itinéraire, les gens pensent qu'on est des itinérants.* »

À sa sortie de prison, en novembre 2009, Gaétan a passé plusieurs jours à la Maison du Père. « *À ce moment, je ne savais pas où aller. En prison, tu n'as aucune décision à prendre, les autres décident de tout pour toi : ce que tu manges, à quelle heure tu dors. Alors à la sortie, tu es forcément un peu perdu.* » Gaétan aurait pu revenir dans ses Laurentides natales, mais il n'y aurait pas trouvé d'emploi. Il aurait pu retourner vivre à Laval, avec le risque de retomber sur les mauvaises fréquentations de son passé. Il a choisi de rester à Montréal : « *Je ne connaissais personne ici, je me suis dit que ça m'aiderait à repartir du bon pied.* » Il est alors devenu camelot à L'itinéraire, comme son frère Daniel.

Les deux hommes ont rapidement pu trouver un 2 ½, puis un appartement un peu plus grand. « *On y est resté six ans. Ce n'était pas le grand luxe mais c'était meublé et on payait 630 \$ tout compris.* » Mais un jour, l'immeuble a été vendu et le nouveau propriétaire a envoyé les deux frères devant la Régie du logement. « *Il voulait nous mettre dehors pour tout rénover. Le problème, c'est qu'on n'avait pas de bail et qu'on payait cash, sans reçu. On a toujours donné notre loyer à temps, mais on n'avait aucun moyen de le prouver, et on a tout perdu...* »

Gaétan et Daniel ont eu dix jours pour trouver une solution de repli. Ils louent à présent deux chambres dans le même immeuble, à Rosemont, et doivent chacun déboursier 540 \$ par mois. « *Ça nous fait chacun une augmentation de 225 \$ par mois, 60 \$ par semaine... Pour nous c'est beaucoup, c'est l'équivalent de notre épicerie de la semaine. J'ai 61 ans et des problèmes de santé mais je n'ai pas le choix, il faut que je vende encore plus de magazines.* »

À la fin de l'hiver, les deux frères chercheront un nouveau logement partagé, moins onéreux. « *La gagnante en attendant, c'est notre chatte Doudoune, sourit Gaétan, son territoire s'est agrandi ! Elle passe la journée avec moi, et elle dort dans la chambre de Daniel la nuit.* »

Doctrine de l'effort	↓	Opposé de cela	↓	Bronzait	↓	Stupides	↓
Encaisser		Dû à une balafre		Marchent		Primitive	
↳		↓		↓		↓	
Animal fabuleux	→						
Ornait d'un racinage							
↳							
Gallium	→		Gamin	→			
Superpose			Puis				
↳			↓	Ber	→		
				Poisson			
				↓			
Disciplines	→				Champion	→	
Égal					Centre sportif		
↳					↓		
			Pieu	→			Située
			Palpe				↓
			↓				
Jaunisses	→						
Asiatique							
↳							
						Do	
						↓	
Place	→			Dévêtus	→		
Sel							
↳							



**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

JEUX DE MOTS

Jeux réalisés par Josée Cardinal
josecardinal@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

- Poisson.
- Originalité. - Barre fermant une porte.
- Trois cent trois. - Avertit.
- Prêtresse d'Héra. - Relatifs à la Lune.
- Calamité. - Arbre.
- Choisissent. - Mousseux.
- Méto. - Attaches. - Hélium.
- Impératrice d'Orient. - Note. - Monnaie.
- Interjection enfantine. - Minais.
- Indispensables.

VERTICALEMENT

- Substance présente dans les organes lumineux.
- Enduiras de gomme.
- Outil. - Irlande.
- Sur la terre. - Dévêtu.
- Cinq cent deux. - Rivière d'Afrique.
- Inventeur d'un frein d'ascenseur. - Conjonction. - Stère.
- Sélénium. - Grefferai.
- Bière. - Insecte.
- Rêvasseras. - Aluminium.
- Aiguillons. - Argile.
- Nez. - Affirmation.
- Relatif à Érasme.



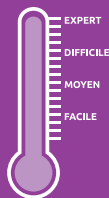
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

	7		6		5		4	
	6	5	4					
1	3							2
		9			1	3		
	5			6				
6			3					1
				3	2	9	8	
2	8				9			6

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro



Faisons connaissance

Nous sommes vos PÉRISOIGNANTS

On accueille, assiste, sourit, dose, analyse, nourrit... On cuisine, répare, entretient, nettoie, prépare, soutient... On renforce, rééduque, archive, transporte, radiographie, stérilise... On travaille pour les Québécois de mille et une façons à la grandeur du réseau public de la santé et des services sociaux.

Venez nous voir à perisoignants.com

PÉRISOIGNANTS

Du métier et du cœur

OPAS SCFP

YouTube

Abonnez-vous à
notre chaîne officielle

Groupe l'Itinéraire

itineraire.ca

SOLUTIONS DU
15 janvier 2017

Cherches de ce qui est dissociable	D	Mollusque	T	Coup aux échecs	P	Réservoirs	V
Orange	B	I	G	Habituelles	A	Paris	E
Cartes	V	E	R	Travailleur social	I	T	S
Canard	P	I	L	Fonctions	E	T	S
Soulei	S	A	T		U	R	A
Rite	S	A	T		U	R	A
RIT	R	I	T	Dieu des vents	E	O	L
Tiges de transmission	B	I	E		L	L	E
Arbre	B	I	E		L	L	E
PIN	P	I	N	Largeurs	L	E	S
Urne	P	I	N	Urne	L	E	S
Eriges	L	E	V		E	S	Océ
Tibane	L	E	V		E	S	Océ
Ti	T	I	A	Champion	S	C	U
Alu	T	I	A	Alu	S	C	U
Armes	T	A	S	Règle	T	R	I
Ecarteur	T	A	S	Sélection	T	R	I
RELEVÉ	R	E	L	E	V	E	U



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	E	N	E	F	I	C	I	A	I	R	E
2	A	B	U	S	E	R	A		M	X	I	V
3	R	O	I	T	E	L	E	T	E	T	A	
4	R	U	T		R	A	S		R	N		D
5	I	L	S		I	N	I	M	I	T	I	E
6	C	E		R	E	D	U	I	S		M	E
7	A	M	I	E		A	M	E		P	I	
8	D	E	L	I	A	I			L	I	T	E
9	A	N	E	S		S	A	T	I	R	E	S
10	S	T			D	E	L	E	T	E	R	E

9	4	5	7	6	8	1	2	3				
2	7	3	4	1	5	9	6	8				
6	1	8	3	2	9	4	7	5				
8	5	2	6	7	4	3	1	9				
7	3	9	2	5	1	8	4	6				
4	6	1	8	9	3	7	5	2				
5	2	4	9	8	7	6	3	1				
3	9	6	1	4	2	5	8	7				
1	8	7	5	3	6	2	9	4				

The media's the most powerful entity on earth. They have the power to make the innocent guilty and to make the guilty innocent, and that's power. Because they control the minds of the masses.

Malcolm X

Et même les débats « passionnés » dans les grands médias se situent dans le cadre des paramètres implicites consentis, lesquels tiennent en lisière nombre de points de vue contraires.

Noam Chomsky

Les journalistes ne se contentent pas de simplifier en focalisant sur des oppositions largement artificielles, ils braquent aussi les projecteurs sur les détails extrêmes, sur le paroxysme des crises laissant dans l'ombre la quasi-totalité de la réalité, coupable d'être trop banale, terne, sans intérêt.

Pierre Bourdieu

Des médias de plus en plus concentrés, des journalistes de plus en plus dociles, une information de plus en plus médiocre. Longtemps, le désir de transformation sociale continuera de buter sur cet obstacle.

Serge Halimi

Quelque rusés que soient les journalistes, ils sont parfois les dupes volontaires ou involontaires de l'habileté de ceux d'entre eux qui, de la presse, ont passé, comme Claude Vignon, dans les hautes régions du pouvoir.

Honoré de Balzac

L'approche pseudo-équilibrée des médias, en particulier, me fait hurler. J'ai coutume de blaguer en disant que si Bush affirmait que la Terre est plate, les journaux titreraient le lendemain : « *Forme de la Terre : les vues divergent.* »

Paul Krugman

Les faits et les opinions, bien que l'on doive les distinguer, ne s'opposent pas les uns aux autres, ils appartiennent au même domaine. Les faits sont les matières des opinions, et les opinions, inspirées par différents intérêts, et différentes passions, peuvent différer largement et demeurer légitimes aussi longtemps qu'elles respectent la vérité des faits. La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat.

Hannah Arendt

La différence entre littérature et journalisme, c'est que le journalisme est illisible et que la littérature n'est pas lue.

Oscar Wilde

Il suffit de feuilleter les hebdomadaires politiques américains ou européens, ceux de la gauche comme ceux de la droite, du *Time* au *Spiegel* ; ils possèdent tous la même vision de la vie qui se reflète dans le même ordre selon lequel leur sommaire est composé, dans les mêmes rubriques, le mêmes formes journalistiques, dans le même vocabulaire et le même style, dans les mêmes goûts artistiques et dans la même hiérarchie de ce qu'ils trouvent important et de ce qu'ils trouvent insignifiant. Cet esprit commun des mass média dissimulé derrière leur diversité politique, c'est l'esprit de notre temps.

Milan Kundera

Dans la presse, seules les publicités disent la vérité.

Thomas Jefferson



100 % AVEC VOUS CET HIVER



Beau temps, mauvais temps, neige ou verglas,
nos équipes s'activent pour vous déplacer.

Trucs et astuces
stm.info/hiver

MOUVEMENT COLLECTIF





Profitez de votre pause-café
pour découvrir le tout nouveau

CAFEBROSSARD.COM



La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend
plaisir à déguster tous les jours.

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121